Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0041

Université de France.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

Faculté de Théologie protestante.

JÉSUS-CHRIST

LE FILS DE L'HOMME

« Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme?
..... Et vous, qui dites-vous que je suis?
(Evang. selon S. Matth., chap. 16, v. 13 et 15.)

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 16 janvier 1867, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

J.-J. NANDRÈS.

de Colmar (Haut-Rhin).

NIORT,

TYPOGRAPHIE DE ROBIN ET L. FAVRE.

1867.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH, ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH, ✻,
RICHARD,
REUSS, ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
LICHTENBERGER,
REUSS,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

JÉSUS-CHRIST

LE FILS DE L'HOMME.

Avant-propos.

Le sujet que nous nous proposons de traiter est, sans contredit, l'un des plus intéressants, mais aussi l'un des plus complexes et des plus difficiles problèmes de la théologie du Nouveau Testament: c'est à ce double titre que nous osons recommander le présent travail tout ensemble à l'attention et à l'indulgence de nos lecteurs.

Notre choix pourrait donc paraître suffisamment motivé.

Mais une troisième raison vient encore s'ajouter à celles que nous avons indiquées; cette importante question n'a jamais encore été en France l'objet d'un travail spécial et approfondi; en Allemagne et en Suisse, où elle a été souvent traitée, le dernier mot n'est pas encore dit.

A notre tour, nous ne prétendons pas avoir complètement tranché le nœud: nous nous croirons suffisamment récompensé si nous réussissons à intéresser au sujet même les lecteurs de cet opuscule.

Dès à présent, nous croyons devoir avertir ceux de nos lecteurs peu familiarisés peut-être avec cette question, qu'il ne s'agit pas, dans ce travail, de *l'humanité* de Jésus-Christ en général, mais du sens spécial et distinct que

le Seigneur attachait au terme « le Fils de l'homme, » ce qui est loin d'être la même chose.

Nous nous laisserons guider par la question que Jésus adressa jadis à ses disciples sur le chemin de Césarée de Philippe ; ce sont les paroles que nous avons inscrites en tête de ce travail : d'après elles, il se divisera naturellement en deux parties. La première se composera d'un aperçu historique et critique des principales réponses faites depuis dix-huit siècles à cette question du Maître ; dans la seconde nous essaierons de déterminer la signification que nous avons nous-même trouvée à cette dénomination particulière de Jésus. Pour ce qui est de la méthode que nous avons cru devoir suivre, nous l'indiquons au commencement de notre seconde partie.

L'esprit qui nous a animé est celui d'une complète impartialité, d'une entière bonne foi, d'une pleine franchise, d'un désir ardent et sincère de découvrir la vérité et de la séparer d'avec ce que nous sommes arrivé à regarder pour l'erreur.

La vaste étendue de la question nous faisait un devoir d'étudier non-seulement les données du Nouveau Testament qui se rapportent directement à notre sujet avec tous les ouvrages exégétiques, historiques et critiques de quelque importance qu'elles ont provoqués, mais encore les discours eschatologiques renfermés principalement dans l'évangile selon Matthieu, quelques parties de l'Ancien Testament, et l'ouvrage apocryphe connu sous le nom de « livre d'Hénoch. »

PREMIÈRE PARTIE.

« Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? »
(Matth. XVI, 13.)

Histoire de la question, son état actuel.

Dans les temps apostoliques, l'expression « le Fils de l'homme, » par laquelle le Seigneur aimait à se désigner, semble avoir été beaucoup trop négligée, faute d'avoir été comprise : elle ne convenait pas à l'esprit de cette époque trop exclusivement avide de surnaturel, de surhumain. Les seuls passages où elle figure dans les écrits du N.-T., en dehors des récits évangéliques, sont : Actes VII, 56 ; Apocalypse I, 13 : XIV, 14 ; Epître aux Hébreux II, 6 ; à tous ces endroits notre expression porte le cachet des espérances apocalyptiques qui dominaient dans la communauté chrétienne à la fin du premier siècle. Ces passages seront, dans le cours de ce travail, l'objet d'un examen spécial (1).

Plusieurs théologiens croient trouver dans les expressions « second homme, nouvel homme, dernier Adam, » employées par saint Paul, une interprétation, voire même un synonyme du terme « le Fils de l'homme : » cette opinion,

(1) Voir notre 2me partie, chap. III, Appendice.

émise d'abord dans différentes remarques et annotations à certains passages où figure l'expression « le Fils de l'homme, » par Heinsius, Lightfoot, Bengel, Michaëlis, Rosenmüller, a été reprise et renouvelée de nos jours par Weisse, dans son « Histoire évangélique, 1838, » et sa « Question des Evangiles, 1856. » Nous ne pouvons nous ranger à cet avis, et cela pour plusieurs raisons : tout d'abord nous élaguerons l'expression « nouvel homme » (Eph. IV, 14 : Col. III, 10) comme ne désignant pas Jésus et ne se rapportant pas directement à lui ; nous ne pouvons suivre Weisse qui, partant de l'idée que chez saint Paul l'expression « nouvel homme » est synonyme de l'expression de Jésus « Fils de l'homme, » affirme que ces termes indiquent uniquement « une gradation de la nature humaine primitive, une nouvelle naissance et une glorification de l'homme naturel en homme spirituel, pour ainsi dire l'humanité élevée à sa seconde puissance, » et n'hésite pas (dans l'intérêt de son opinion) à forcer le sens de ces deux passages, ce qui le mène tout logiquement à cette conclusion peu naturelle que « l'humanité spirituellement régénérée serait le Fils de l'homme ; » or, dans la bouche de Jésus, « le Fils de l'homme » sert à désigner une *personne*, sa personne et sa personnalité, et non pas un *fait*, celui de la régénération de l'humanité. Le raisonnement de Weisse est parfaitement juste : il a le seul tort de reposer sur de fausses prémisses. Restent les deux passages 1 Cor. XV, 45, 47, dans lesquels paraissent les termes « le dernier Adam » et « le second homme : » ces termes servent ici à désigner Jésus, mais seulement en tant que garantissant par sa résurrection celle de ses disciples, parce qu'il « a reçu un esprit vivifiant, parce qu'il vient du ciel ; » mais, est-ce là le rôle exclusif du Fils de l'homme ? En outre, n'est-ce pas précisement après

sa résurrection que dans les récits évangéliques Jésus ne se nomme plus nulle part le Fils de l'homme, mais simplement *je*, *moi*, et deux fois *le Christ* (1)?

A notre avis, saint Paul n'a donc pas employé un synonyme de l'expression « le Fils de l'homme, » et Weisse nous semble avoir fait fausse route ; l'expression « le Fils de l'homme » est une des manifestations de la conscience de Jésus : avec sa théorie de « l'image de Dieu (2), » de « la forme de Dieu (3), » du « second Adam, » Paul ne s'en tient pas à cette manifestation, mais se rattache directement à la conscience intime du Maître.

Dans les luttes christologiques, qui commencèrent à la fin du premier siècle et dont le *Dokétisme* et l'*Ebionisme* forment les deux extrêmes, il est souvent question de l'humanité de Jésus-Christ, soit pour la nier, soit pour l'affirmer, mais le titre « le Fils de l'homme » est tombé en désuétude. Justin Martyr est le premier qui l'emploie de nouveau, dans la seconde moitié du second siècle (4) ; il donne à cette expression trois sens qui, en somme, n'en forment qu'un seul : il l'interprète tantôt par « fils de la vierge, qui était, dit-on, de la race de David, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham ; » tantôt par « fils d'Abraham, » ce qui est une conséquence rigoureuse des paroles précédemment citées ; tantôt enfin par « fils d'Adam. » Cette interprétation, triple en apparence, est unique au fond ; elle a pour but de revendiquer Jésus pour un membre du genre humain.

(1) *Ego :* Matth. XXVIII, 10, 18-20 ; Marc XVI, 17 ; Luc XXIV, 39, 44 49 ; Jean XX, 17, 21 ; XXI, 15-17. — *Le Christ :* Luc XXIV, 26, 46.

(2) 2 Cor. IV, 4 ; Col. I, 15.

(3) Philip. II, 6.

(4) Dialogus cum Tryphone.

Justin a été suivi dans cette voie par tous les pères de l'église grecque et latine dont nous connaissons l'opinion sur ce sujet : Irénée (1), Tertullien (2), Grégoire de Nazianze (3), Eusèbe de Césarée (4), saint Jean-Chrysostôme (5), Théodoret (6), saint Jérôme (7), saint Augustin (8), Cyrille d'Alexandrie (9), Isidore de Péluse (10), ne tendent à prouver qu'une chose : que le Fils de Dieu est en même temps fils de Marie ou d'Adam, et que par son origine, c'est-à-dire par sa naissance, il appartient aussi à l'humanité (11).

En face de ces assertions, nous ne pouvons que nous étonner ; cette manière de voir n'est fondée sur aucun document ; on s'est borné à constater dans le mot *homme* contenu dans l'expression le « Fils de l'homme » une antithèse au mot *Dieu* renfermée dans celle de « Fils de Dieu, » on a totalement négligé les nombreuses données des Evangiles, et l'on s'est contenté sans plus de recherches de ce mince résultat ; c'est un système établi *a priori* sous l'influence des luttes et des préoccupations dogmatiques des premiers siècles de l'ère chrétienne.

(1) Contra Hereses.

(2) Contra Marcionem ; de carne Christi.

(3) Orat. XXXVI.

(4) Hist. Eccles., l. I, c. 2.

(5) Homil. in Johannem et in Matth.

(6) Comment. in Dan. VII, 13.

(7) Comment. in Ps. VIII.

(8) Contra Faust. ; Sermo ad populum CXXI.

(9) Comment. in Joh. III, 12.

(10) Comment. in Matth. XVI, 13.

(11) Cette opinion est encore professée au commencement du XIX^e^ siècle, par J.-F. Schleussner. (Lexicon, 1808, p. 210.)

Ces auteurs ont donc perdu de vue le vrai sens de l'expression favorite de Jésus : cependant ils s'en servent encore pour le désigner. Mais cet usage même ne tarde pas à disparaître : depuis le cinquième jusqu'au seizième siècle nous ne pouvons que constater un long et profond silence.

A l'époque de la Réforme, Zwingle (1), Bucer (2), Calvin (3), croient que notre expression ne tend qu'à « indiquer la ressemblance de Jésus avec le reste des hommes, hormis le péché ; » c'est encore là, en 1866, l'opinion de M. Coulin (4), ainsi résumée par l'auteur lui-même : « La perfection de l'humanité de Jésus. » Camerarius (5) y voit une circonlocution équivalant à *fils d'homme*, Bullinger (6) une périphrase ayant plus de force et d'ampleur que le mot homme employé tout simplement. Théodore de Bèze (7) la regarde comme une location orientale synonyme du pronom personnel *je*, *moi*, qu'il explique ainsi : « Cet homme qui se tient devant vous. » Paulus (8), qui au commencement du XIX^e^ siècle accepte et reproduit cette opinion, ajoute : « Ce sont seulement les disciples qui y ont attaché l'idée de messianité. »

Ces derniers auteurs, on le voit, ne procèdent que par voie philologique : ils traitent cette expression plutôt comme

(1) Annot. in Evang. Matth., cap. IX, 6.

(2) Enarratio in Evang. Matth., cap. VIII, 20; in Evang. Johan., cap. III, 13.

(3) Prælectio in Dan. VII, 13; Comment. in Joan. V, 27; VI, 53, 61, 62; Acta VII, 56.

(4) *Le Fils de l'Homme,* 1866, p. 100.

(5) In Matth. IX, 6; XVI, 13; Joan. V, 27; XII, 34.

(6) In Matth. VIII, 20.

(7) In Matth. VIII, 20.

(8) Exegetisches Handbuch, in Matth. VIII, 20 et *passim.*

un article de dictionnaire que comme une question de théologie. Quant à Zwingle, Bucer, Calvin et Coulin, un coup d'œil suffit pour reconnaître que leur interprétation ne diffère pas essentiellement de celle des pères : là on insiste de préférence sur la ressemblance de Jésus avec les autres hommes *par sa naissance*, ici *par sa vie entière ;* or, lorsque Jésus s'appelle le « Fils de l'homme, » il ne songe assurément ni à sa naissance, ni à sa vie sur terre, ni à sa nature humaine : il a uniquement en vue sa personnalité et sa mission (1).

C'est ce que la plupart des théologiens ont compris dès le commencement du XIX^e^ siècle ; mais, nous devons le dire sans différer, ils ne l'ont compris que partiellement : pour se rendre compte de l'expression « le Fils de l'homme, » les uns s'en sont tenus uniquement à la personnalité de Jésus, les autres exclusivement à sa mission.

Les premiers, parmi lesquels il nous faut ranger à la suite de Herder (2), qui avait déjà émis cette opinion à la fin du siècle passé, Bœhme (3), Olshausen (4), Néandre (5),

(1) Nous rejetons sans discussion l'opinion de Strigel et de Grotius, à laquelle adhère encore M. Riggenbach, qui consiste à regarder le titre Fils de l'homme comme l'expression de la modestie, de l'humilité et de la pauvreté de Jésus ; nous en agissons de même avec celle de Semler qui le regarde comme synonyme de « Galiléen méprisé ; » nous usons du même procédé envers celle de Bengel et de Gass, suivant lesquels Jésus se serait ainsi appelé par accommodation, par condescendance pour son entourage, pour montrer qu'il n'oublie pas sa condition humaine.

(2) J.-H. Herder (?)

(3) Bœhme, *Versuch das Geheimniss des Menschensohnes zu enthüllen*, 1839.

(4) Olshausen, *Comment. zum N.-T.*

(5) Néandre, *Vie de Jésus*.

Schleiermacher (1), Dorner (2), M. Reuss (3), regardent le Fils de l'homme comme « l'homme dans un sens spécial et absolu, l'homme par excellence, l'idéal de l'humanité. » Lorsque nous disions tout-à-l'heure que ces auteurs ont caractérisé la personnalité de Jésus, nous commettions une erreur; ils ont voulu la caractériser, mais se sont laissé glisser sur un sentier voisin de la route principale : ils n'ont pas caractérisé la personne de Jésus en elle-même, mais dans sa relation avec l'humanité; c'est du reste ce que Néandre déclare formellement: « La véritable raison de l'expression Fils de l'homme nous paraît être dans le rapport du Christ avec l'humanité. » Nous ne pouvons être de cet avis : la véritable raison pour laquelle Jésus a pu s'intituler « le Fils de l'homme » ne se trouve pas, selon nous, dans son rapport avec l'humanité, mais elle est en Jésus lui-même, dans son individualité propre.

M. le professeur Reuss, qui défend cette opinion avec la logique la plus rigoureuse et la plus grande clarté, nous semble arriver à une conclusion inférieure aux termes mêmes de son raisonnement. « En disant (4) : Croyez-moi, saisissez la main que je vous tends, jetez votre fardeau sur moi ; en promettant le pardon des péchés à ceux qui auraient confiance en lui et le suivraient, il se pose implicitement comme l'homme normal et modèle, comme l'idéal de l'hu-

(1) Schleiermacher, *Einleit. in's N.-T.; Christ. Glaube*, 1835; *Leb. Jesu*, cours faits en 1832, publiés en 1864.

(2) Dorner, *Person Christi*, t. I, 1845.

(3) Reuss, *Théol. chrét. au siècle apostolique*, t. I, 1860.

(4) Nous faisons observer que dans les récits évangéliques, le terme « le Fils de l'homme » n'est pas employé dans les passages qui ont inspiré ces lignes; mais il pourrait fort bien s'y trouver, quant au sens,

manité. » Nous voudrions modifier ainsi la fin de cette phrase : ..... Il se pose implicitement comme l'homme qui a la mission et la puissance d'accomplir ces promesses : il se donne lui-même comme celui qui empêchera de tomber ceux qui auront saisi sa main, qui secondera ceux qui auront jeté sur lui leur fardeau, qui soulagera du poids de leurs péchés ceux qui auront eu confiance en lui. Or, ce n'est pas là seulement un idéal, mais encore un appui, un aide, un sauveur. Nous aussi, nous croyons que Jésus est l'idéal de l'humanité, mais nous ne pensons pas qu'il ait voulu se désigner lui-même comme tel en s'appelant le Fils de l'homme : de tous les passages où il emploie cette expression, il y en a un seul (Matth. 12, 8. paral. Mc. 2, 28 ; Luc 6, 5) qui pourrait à la rigueur se plier à cette interprétation ; cette notion d'idéal nous est plutôt suggérée par la contemplation de la personne et de la vie entière du Seigneur : elle est une conséquence des renseignements que les récits évangéliques nous fournissent sur Jésus, mais elle ne se trouve pas énoncée dans la dénomination « le Fils de l'homme. » Cette explication du titre « le Fils de l'homme » par « l'idéal de l'humanité » ne nous semble donc pas exacte : d'une part, Jésus ne s'est pas posé devant l'humanité comme l'homme normal et modèle : en agissant ainsi, il aurait méprisé et repoussé tous les autres hommes comme indignes de lui, ce qui est contraire à son caractère doux, humble et charitable ; d'autre part, il n'est pas venu, en tant que le Fils de l'homme, se proposer directement à l'humanité comme l'idéal qu'elle doit poursuivre (ce qui serait, en somme, un rôle passablement passif) : il a revêtu au contraire un rôle éminemment actif, il s'est imposé la mission de sauver ce qui était perdu.

Un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels nous ne

citerons que Scholten (1), Hébel (2), de Wette (3), Lücke (4), Bleek (5), M. Renan (6), M. Ewald (7), ont cru devoir s'attacher spécialement à la mission de Jésus pour expliquer le terme « le Fils de l'homme ; » voici comment ils procèdent : ils se basent sur les paroles du livre de Daniel, chap. 7, v. 13 : « J'eus une vision pendant la nuit : voici qu'avec les nuages du ciel vint comme un fils d'homme : il arriva auprès de l'ancien des jours et on l'amena devant lui ; » l'expression « comme un fils d'homme » paraît à ces auteurs synonyme de Messie : or, Jésus emploie une expression qui a une certaine analogie avec celle de Daniel : ils en concluent que Jésus s'est nécessairement désigné comme le Messie en s'appelant le Fils de l'homme.

Ainsi, ceux qui ont émis cette opinion, tout en croyant s'occuper de la mission de Jésus, n'ont fait en réalité qu'appliquer à sa personne les attributs prêtés dans la vision de Daniel à cet être semblable à un fils d'homme. Nous nous appliquerons plus loin à rechercher le vrai sens de ce passage (8) ; qu'il nous suffise de signaler ici l'énorme différence qui existe entre le terme symbolique, indécis et impersonnel du prophète de l'Ancienne Alliance et l'expression précise et déterminée par laquelle Jésus se désigne

(1) *Specimen hermeneuticum de appellatione* τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου, etc. Utrecht, 1809.

(2) *Bar Enasch oder des Menschen Sohn*, t. IV des œuvres complètes de Hébel, édit. de Carlsruh, 1838.

(3) *Exeg. Handb. ad Matth.* 8, 20 et *passim.*

(4) *Commentar über das Évangelium Johannis.*

(5) *Synoptische Erklärung der drei ersten Evangelien*, 1862.

(6) *Vie de Jésus*, 1863.

(7) *Geschichte Christus's*, 1857.

(8) Voir notre 2me partie, chap. 1.

lui-même. Gardons-nous aussi d'oublier que le terme en usage chez les contemporains de Jésus pour désigner le Messie était celui de « Fils de Dieu. » En outre, ces auteurs nous semblent faire peu de cas d'un grand nombre de paroles du Seigneur : s'il leur arrive de citer l'une ou l'autre d'entr'elles, c'est tout au plus l'une de celles qui pourraient servir à l'appui de leur interprétation (1), et ils n'hésitent pas à omettre toutes les autres. D'après cette conception, le Fils de l'homme ne serait, après tout, autre chose que le Messie juge de l'humanité ; or, nous le demandons, Jésus ne se donne-t-il à nous que sous cet aspect? C'est ainsi que les Juifs se représentaient le Messie qu'ils attendaient, mais ce n'est pas l'idée que Jésus a voulu que l'on se fît du « Fils de l'homme. »

Avec Chrétien Frédéric Schmidt (2), nous nous trouvons en présence d'un essai de combinaison des deux théories que nous venons d'apprécier : cette tentative ne manque pas d'intérêt, mais elle ne saurait entièrement nous satisfaire. — D'abord l'auteur atténue l'importance attribuée par certains théologiens au passage de Daniel et nie que Jésus se le soit appliqué dans le sens littéral : il pense que ce passage a été l'occasion, mais non l'objet même de la désignation du Seigneur : c'est ce que Schmidt appelle : « l'interprétation historique ; » il a recours ensuite à ce qu'il nomme « l'interprétation philologiquement idéale » qui, pour lui, consiste à prendre le terme dans son acception étymologique : ainsi envisagé, le « Fils de l'homme » signifie « l'homme, » et, grâce à l'article, « un homme déterminé ; » Jésus se désigne donc avec insistance comme un homme : on a cru tantôt que

(1) *Par ex :* Matth. 24, 30; 26, 64; Jean, 5, 27.

(2) *Biblische Theologie des N.-T.*, 1853.

c'était pour se donner comme l'homme humble, tantôt comme l'homme type : Schmidt pense que ce terme contient les deux idées à la fois : selon lui, « Jésus, tout en étant le Fils de l'homme, était en même temps un être plus élevé qu'un homme, et, tout en étant un être plus élevé, il était cependant homme, homme dans toute l'humilité humaine, quoiqu'il fût l'homme le plus élevé en soi ; il y a là l'indication d'une antithèse qui est le Fils de Dieu. » Cette manière de voir peut paraître spécieuse : mais une étude approfondie des textes nous a convaincu qu'elle n'est en réalité que la conséquence d'un raisonnement dont les prémisses sont d'un côté une question de philologie, de l'autre la doctrine de la personne de Jésus d'après le quatrième évangile. Ajoutons encore que cette théorie ne se propose après tout que de déterminer la nature de Jésus, que sa personnalité est tout au moins voilée, et que sa mission est complétement passée sous silence. Néanmoins, Schmidt a le mérite d'avoir le premier relevé cette circonstance que c'est probablement le psaume 8, 5—7 qui a déterminé Jésus à s'appliquer cette dénomination, et d'avoir classé à part les textes des synoptiques et ceux de Jean.

Avec Ferdinand-Chrétien Baur (1) s'ouvre pour l'histoire de notre expression une période nouvelle. C'est en 1860 que cet éminent théologien publia d'abord, dans la « Revue de Théologie scientifique de Hilgenfeld, » le résultat de ses recherches, reproduit depuis dans son ouvrage sur « la Théologie du Nouveau Testament, » édité en 1864, après la mort de l'auteur, par les soins de son fils, M. Ferdinand-Frédéric Baur.

(1) *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1860. — *Vorlesungen über neutestamentliche Theologie*, 1864.

Baur commence tout d'abord par distinguer les textes de l'évangile selon saint Jean, qui ont pour but de démontrer que malgré sa dignité surhumaine et divine, Jésus est cependant homme, de ceux des synoptiques qui ont un caractère plus historique. Prenant ensuite pour point de départ le passage de l'évangile selon saint Matthieu que nous avons choisi pour épigraphe, il établit que Jésus n'a pu poser cette question à ses disciples que dans le cas où il ne regardait pas lui-même le terme « le Fils de l'homme » comme nécessairement équivalent du Messie : il n'aurait pu sans cela demander : « Et vous, qui dites-vous qu'est le Fils de l'homme ? » mais seulement : « Et vous, dites-vous que je suis le Fils de l'homme ? » Le seul sens admissible de cette parole de Jésus est celui-ci : Quelle idée vous faites-vous de moi quand je m'appelle le Fils de l'homme ? Baur conclut de là que dans la bouche de Jésus cette expression n'est pas une désignation immédiate du Messie, qu'elle n'est qu'une antithèse aux attentes juives d'un messie éclatant, qu'il veut se désigner comme un simple homme qui ne repousse rien de ce qui est humain : comme les souffrances sont de ce domaine, Jésus emploie de préférence cette expression quand il parle de sa passion et de sa mort ; c'est dans ce sens, selon Baur, que Jésus s'est appelé le Fils de l'homme ; « plus tard seulement, ajoute-t-il, on y introduisit un nouvel élément tiré du passage de Daniel, d'après lequel le Fils de l'homme venant sur les nuées serait le Messie : voilà pourquoi Jésus est invariablement appelé le Fils de l'homme dans la description de sa parousie, comme aussi dans l'Apocalypse. » Ce qui distingue Baur de ses devanciers, c'est d'abord sa méthode, et puis le résultat auquel il arrive. Jésus a-t-il voulu, en se nommant le Fils de l'homme, se donner pour le Messie ? Voilà toute la question : Baur y donne une

réponse quasi négative : Jésus, selon lui, n'a voulu se désigner que comme un être parfaitement humain. Nous n'entrerons pas ici dans les détails, nous n'examinerons pas l'exégèse de Baur dans chaque passage qu'il interprète, nous nous contenterons de présenter une observation générale qui concerne tout ensemble la méthode et le résultat de cet auteur: Baur nous semble procéder d'une manière trop arbitraire, quand sur quatre-vingt-trois passages il en omet soixante-dix-huit pour n'en conserver que cinq, sur lesquels il édifie tout son système (Matth. 16, 13 ; 8, 20 ; 9, 6 ; 11, 19 ; Jean 5, 27). Nous avons vu qu'il n'attache pas une grande valeur aux textes johanniques, au nombre de douze : cependant il se garde de négliger le passage Jean 5, 27, puisqu'il peut le faire rentrer dans sa théorie. D'autre part, la phrase que nous avons citée plus haut nous autorise à affirmer que Baur regarde les discours eschatologiques, dans lesquels notre expression figure quatorze fois, comme n'ayant pas été prononcés par Jésus : en admettant un instant que cela soit vrai, nous sommes à nous demander si Baur regardait aussi comme apocryphes les passages Matth. 10, 23 ; 13, 41 ; 16, 27 paral. Mc. 8, 38 et Luc 9, 26 ; Matth. 16, 28 ; Matth. 19, 28 ; Luc 12, 8, qui expriment des idées absolument identiques ? Il est vrai qu'il ne les mentionne pas davantage, mais nous aurions désiré connaître les motifs pour lesquels il en agit ainsi ; pourquoi d'un autre côté se fonde-t-il sur Jean 5, 27 ? Et puis, quel sens donnait-il au passage Matth. 18, 11 paral., Luc 19, 10, où il est dit que « le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu ? » Ce n'est certes pas seulement en acceptant pour lui tout ce qui est humain que Jésus aurait pu espérer atteindre ce but : il fallait, pour pouvoir s'exprimer avec cette assurance, qu'il eût pleine et entière conscience de sa haute personnalité, et qu'il fût en

même temps profondément convaincu de son importante mission. Baur a parfaitement caractérisé la position de Jésus en face du peuple juif, à l'entrée de sa carrière : mais il nous semble qu'il a moins insisté sur sa personnalité que sur sa nature humaine, et, qu'en déterminant le sens de ce terme, il fait peu ou point de cas de son ministère, de sa mission ; en somme, cet auteur a fait quelques remarques fort justes, mais il omet un grand nombre de traits essentiels qui ne doivent pas manquer dans un portrait complet du Fils de l'homme d'après les évangiles. Quoiqu'il en soit, Baur n'en a pas moins rendu à la théologie biblique un immense service, en attirant l'attention sur ce point : Jésus entendait-il, oui ou non, parler de sa dignité messianique en se disant le Fils de l'homme ? Il a ainsi placé la question sur son vrai terrain.

La plupart des théologiens contemporains les plus éminents ont sérieusement tenu compte des investigations de Baur. L'opinion de M. Colani (1), tout en offrant certains points de contact avec celle de Baur, lui est bien supérieure : elle a d'abord sur cette dernière l'avantage d'une plus grande précision, et puis nous n'y rencontrons plus les lacunes que nous avons signalées dans la théorie du célèbre professeur de Tubingue. M. Colani insiste davantage sur la personnalité et le ministère de Jésus, en déclarant que « lorsqu'il se donne ce nom, c'est qu'il parle de sa divine mission, de sa charge, de sa doctrine, c'est qu'il s'envisage lui-même au point de vue providentiel ; » ensuite M. Colani a soin, avant de déclarer inauthentiques les textes qui traitent du jugement et de la parousie de Jésus, de les soumettre d'abord à un scrupuleux examen, à une minutieuse analyse. Voici, en peu de mots, le résultat auquel est arrivé

(1) *Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, 1864.

M. Colani : Jésus s'est dit le Fils de l'homme dans le sens exprimé par le psaume 8, 5-10 ; en s'appelant ainsi, il indique sa position humble et chétive : mais d'un autre côté, il affirme son pouvoir spirituel, sa grandeur divine ; mais quelque noble que soit la charge du Fils de l'homme, c'est pourtant une charge humaine.

M. Keim (1) émet une opinion absolument identique ; en voici la traduction textuelle : « 1° Jésus est l'homme pauvre et humble ; 2° malgré son humilité, il est élevé et sublime ; 3° il est un membre organique de l'humanité ; son rôle est de sauver les hommes, de souffrir par eux, de les juger. » Sauf ce dernier attribut, nous voulons parler de la dignité de juge que M. Keim reconnaît au Fils de l'homme, sa conception est littéralement semblable à celle de M. Colani. Est-ce là un pur effet du hasard et une justification du proverbe, ou bien le professeur de Zurich ne se serait-il peut-être pas contenté de reproduire (sans citer sa source) la conclusion du savant professeur de Strasbourg ? Nous hésitons à nous prononcer, mais nous sommes tenté d'ajouter foi à cette dernière hypothèse, d'autant plus que cette page manque tout entière dans l'édition antérieure (2) à la publication de l'ouvrage intitulé : « Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps. »

M. Hilgenfeld (3) prend également en considération le résultat de Baur, sans adopter entièrement sa manière de voir ; il admet que Jésus ait voulu se désigner comme un être humain dans des paroles telles que Matth. 8, 20 ; 17, 12 ; 20, 28 ; mais à côté de ce sens général, il en trouve encore

(1) *Der geschichtliche Christus*, p. 105, note. 1865.

(2) *Die geschichtliche Würde Jesu*, 1864.

(3) *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1863.

un autre plus spécial et plus précis : cette seconde signification plus particulière ressort déjà pour M. Hilgenfeld de cette circonstance que le Fils de l'homme est plus pauvre, plus humble et plus méprisé que tous les autres hommes ; et puis il s'appuie surtout sur des passages tels que Matth. 9, 6; 10, 23; 11, 18-19; 12, 8, 40; 13, 41; 16, 28 auxquels il reconnaît une signification vraiment messianique; d'autre part, l'éminent critique dont nous nous occupons se fonde sur plusieurs passages des discours eschatologiques, d'où nous concluons qu'il ne les regarde pas comme apocryphes. Voici, en résumé, la conclusion de M. Hilgenfeld : En s'intitulant le Fils de l'homme, Jésus se désigne comme le Messie, quoique la splendeur complète de ce dernier et le jugement n'appartiennent qu'à l'avenir; d'un côté, il est un homme vivant sur terre, faible et chétif comme tous les autres, plus pauvre qu'eux, puisqu'il est sans asile et sans ressources : mais, d'un autre côté, il embrasse dans sa conscience religieuse toute la gloire céleste du Messie. En employant cette expression, Jésus alliait la pauvreté extérieure de son apparition à la grandeur du Messie.

Dans sa première édition de la « vie de Jésus (1), » le Dr Strauss émet la théorie suivante : D'après Daniel 7, 13 et Matthieu 26, 64, le Fils de l'homme est nécessairement synonyme de Messie; or, lorsque Jésus se sert de l'expression « le Fils de l'homme, » il se désigne souvent lui-même, par exemple dans Matth. 18, 11; 9, 6; Mc. 8, 31; quelquefois cependant l'on pourrait être tenté de croire qu'il parle d'un autre : c'est ce qui a lieu dans les passages Matth. 10, 23; 13, 37; 16, 27 et dans toute la série des discours eschatologiques (Matth., ch. 24-25 et parall.); si cette hypothèse était

(1) *Das Leben Jesu*, 1835.

vraie, ces dernières paroles auraient été prononcées avant les autres, à une époque où il ne croyait pas encore qu'il était lui-même le Messie.

Dans son nouvel ouvrage sur le même sujet (1), le Dr Strauss a fait son profit des observations de Baur : de même que ce dernier, il ne refuse pas de voir dans Daniel 7, 13 la source indirecte de notre expression, et de même que son illustre prédécesseur, il se pose d'abord cette question : ce terme impliquait-il pour les contemporains de Jésus une synonymie évidente de l'idée messianique? Le passage de Matth. 16, 13 et suivants le « contraint de conclure que le rapport entre le Fils de l'homme et la vision de Daniel n'était pas encore établi à ce moment, et que jusque-là les disciples avaient plutôt interprété cette dénomination comme une formule d'humilité par laquelle Jésus avait voulu désigner en lui le vase fragile de la révélation divine. » Jésus s'est ainsi appelé, même après s'être reconnu le Messie, d'une part, afin de ne rien imposer à ses disciples et au peuple, et afin de laisser la foi naître et mûrir en eux : d'autre part, pour éviter d'enflammer les espérances politiques et nationales auxquelles son idée messianique était diamétralement opposée. Il se révèle comme le Messie aux plus intimes témoins de sa vie, après avoir d'abord, pendant un certain temps, agi à la face de tous sous le nom de Fils de l'homme; et même alors il recommande le silence à ses disciples et prouve ainsi qu'il ne juge pas encore le peuple capable de saisir le sens nouveau qu'il a donné à l'office messianique. M. Strauss pense que si nous ne connaissions que les textes qui traitent de la pauvreté, de l'humilité, des

(1) *Das Leben Jesu für das Volk*, 1864; traduction française de MM. Nefftzer et Dollfuss.

souffrances du Fils de l'homme, même si nous ne possédions que les paroles par lesquelles Jésus s'attribue le pouvoir de pardonner les péchés, où il se déclare le Maître du sabbat, où il dit « c'est le Fils de l'homme qui sème la bonne semence, » il se serait uniquement considéré comme un faible homme auquel Dieu aurait, à la vérité, confié la charge de faire au monde d'importantes révélations, mais qui n'en devait pas moins se résoudre à toutes les privations et se prêter à tous les outrages. Ce serait là, à très-peu près, la reprise de la théorie de Baur. « Mais, ajoute M. Strauss, cette explication échoue nécessairement, puisque dans d'autres textes (1) le Fils de l'homme a une autorité qui, au point de vue judaïque, ne peut être attribuée qu'à Jéhovah et au Messie : il faut donc qu'il soit question du Messie dans tous les passages où le Fils de l'homme est dépeint comme devant finalement rétablir toutes choses. » C'est au sujet des discours eschatologiques dont il admet l'authenticité que M. Strauss se sépare de Baur, et sa conception du « Fils de l'homme » se trouve ainsi sensiblement modifiée.

M. Schenkel (2) caractérise parfaitement, à notre avis, le sens que Jésus attachait à cette dénomination : en s'appelant ainsi, il s'envisage d'une part comme le libérateur de la partie du peuple la plus pauvre, la plus opprimée, la plus misérable qui lui semble avoir droit avant tous les autres à sa miséricorde : il veut l'affranchir à tout prix et ne dédaigne pas de s'abaisser au niveau des classes les plus méprisées, dont il se fait le représentant ; voilà pour la mission de Jésus. Mais il a, d'autre part, le sentiment de n'être pas un

(1) Matth. 10, 23; 16, 27-28; 19, 28; 24, 27, 37, 39, 44; 25, 13, 31. Nous citons d'après M. Strauss lui-même.

(2) *Das Charakterbild Jesu*, 1864.

homme semblable au reste des mortels : il a la conviction d'être celui qu'il faut, à cette époque d'un trouble universel et d'un formalisme écrasant, pour reconduire sur le droit chemin, pour redresser et ramener à Dieu la nature humaine égarée et foulée aux pieds ; voilà pour son individualité propre, pour sa personnalité hors ligne. Il est sans asile, il sera livré entre les mains des hommes : mais il est aussi maître du sabbat, il a le pouvoir de pardonner les péchés, il reviendra dans sa gloire.

Selon M. Weizsäcker (1), Jésus aurait directement emprunté ce terme à la prophétie de Daniel, en ayant soin toutefois d'y attacher un sens plus spiritualiste, de remplacer l'idée d'un royaume et d'un triomphe matériels du Messie juif par celle d'un renouvellement spirituel que le Fils de l'homme venait entreprendre ; M. Weizsäcker trouve la preuve évidente de son assertion dans les textes qui font mention de la parousie et du jugement de Jésus ; mais il s'arrête tout-à-coup pour déclarer qu'avec ce point de vue il est surprenant de voir Jésus s'intituler ainsi dès le commencement de sa carrière : la seule explication qu'en puisse donner cet auteur est que le peuple ne comprenait pas l'acception messianique de ce terme ; mais, répondrons-nous, c'est ce que Jésus devait parfaitement savoir : du moment qu'il le savait, il ne pouvait pas se donner devant ses auditeurs un nom qui, pour eux, aurait eu un tout autre sens que celui que, d'après ce théologien, Jésus y attachait lui-même : aurait-il donc eu, en adressant ses enseignements au peuple, l'intention de n'être pas compris ? M. Weizsäcker se tire de cette impasse avec assez d'adresse, sans pour cela se soustraire à une contradiction formelle : on serait en droit de s'attendre à ce que,

(1) *Untersuchungen über die evangelische Geschichte*, 1864.

après avoir proclamé la vision de Daniel comme la source à laquelle Jésus a puisé la notion du Fils de l'homme, ce théologien s'efforçât de prouver la vérité de son allégation : mais nullement ; il renonce subitement à son point de départ pour en chercher un nouveau dans les livres prophétiques de l'Ancienne Alliance, surtout dans celui d'Ezéchiel : « De même, dit-il, que les prophètes se nomment par humilité des fils d'hommes dans leurs rapports avec Dieu, ainsi cette expression pouvait aussi être employée par Jésus comme une désignation prophétique... nous trouvons, en effet, qu'à l'origine Jésus se nomme toujours le Fils de l'homme, quand il exerce des droits supérieurs et prophétiques. » Cette opinion, que Jésus voulait avant tout insister sur son rôle prophétique, nous paraît ressortir plus clairement des documents évangéliques que celle de Baur, qui ne voit dans cette désignation qu'une affirmation de sa nature humaine ; mais l'une de ces opinions n'exclut pas l'autre.

Suivant M. de Pressensé (1), ce titre est pris du livre de Daniel : Jésus l'emploie quand il s'attribue les actes souverains qui n'appartiennent qu'au Messie (Matth. 12, 8 ; 9, 6 et paral. ; discours eschatologiques) : il s'ensuit que Jésus, en prenant ce nom, s'est désigné comme Messie. Jusqu'ici il est facile de reconnaître que M. de Pressensé marche fidèlement sur les traces de M. Weizsäcker, à cette seule divergence près qu'il a remplacé l'idée de prophète par celle de Messie. Quoiqu'il en soit, nous avons jusqu'à présent une idée précise et claire du Fils de l'homme. Mais cela ne suffit pas à M. le directeur de la Revue chrétienne : il se laisse tout-à-coup entraîner dans une phraséologie pompeuse, où il entremêle et place les unes à côté des autres, comme si

(1) *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, 1865.

elles étaient égales, toutes les différentes opinions que nous avons passées en revue; laissons-le parler lui-même : « sans doute il veut exprimer par cette désignation son union intime avec l'humanité (Baur, MM. Colani, Keim, etc.), il se donne comme son représentant (M. Schenkel), comme le second Adam (Weisse), le roi spirituel de la race déchue (M. Colani), qui participe à toutes ses souffrances (Baur, MM. Colani, Keim et autres)... Mais, d'un autre côté, il ne réalise pleinement l'idéal humain, et il n'est au sens absolu le type de l'homme que par sa vie divine; » mais enfin, notre auteur admet qu'en s'appelant le Fils de l'homme, Jésus entendait bien se donner comme cet idéal, comme ce type de l'humanité : c'est dire en même temps que M. de Pressensé partage aussi l'avis de Herder, Néandre, etc. Ajoutons qu'en regardant ce titre de Jésus comme tirant son origine du livre de Daniel, il se range encore à l'avis de Scholten, de Bleek, de M. Renan, et la série des théologiens qui se sont occupés de ce sujet se trouve être complète. En un mot, l'opinion de M. de Pressensé est la fusion (pour ne pas dire la confusion) de toutes les opinions de ses prédécesseurs. Qu'il combine l'opinion de M. Weizsäcker avec celles de Baur, de MM. Colani, Keim et Schenkel, nous le comprenons encore, il n'y a là rien d'incompatible : mais qu'il y fasse rentrer en outre celles de Weisse, de Scholten et de Néandre... « c'est ce qui nous dépasse (1)! »

M. Holtzmann (2) est le dernier auteur qui se soit occupé de cette question. Il passe rapidement en revue quelques-unes des principales manières de voir; il ne peut s'accommoder de la théorie de Baur : d'abord elle lui paraît incom-

(1) Edm. de Pressensé, ouvrage cité, page 344, note 1.

(2) *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1865.

plète, et puis il lui fait le reproche de refuser à ce titre toute acception messianique dans le quatrième évangile. Quant à lui, il croit devoir revenir au passage de Daniel pour expliquer ce « terme technique : » il commence par affirmer que Jésus, en tant que personnage historique, répond à la vision messianique de Daniel, qu'il est le Messie. Cependant Jésus n'a pas trouvé toute faite une semblable interprétation du texte de Daniel : la preuve en est que lorsqu'il emploie l'expression « le Fils de l'homme, » il n'est pas pour cela accusé d'usurper une dignité messianique. En choisissant cette dénomination, il a attaché aux paroles de Daniel une idée plus claire et plus précise de la messianité. Jésus ne voulait pas, de prime abord, se donner pour le Messie : en s'appelant le Fils de l'homme, il ne voulait qu'exprimer une énigme ; il a choisi cette désignation pour couper court aux conséquences qu'aurait pu avoir un titre messianique : il l'emploie quelquefois sans penser au sens qu'il y attache ; il y avait néanmoins dans cette expression une réserve tacite par laquelle il revendiquait pour lui l'idée de Messie, qu'il ne voulait toutefois énoncer qu'à une époque où les esprits seraient suffisamment préparés à la recevoir. Ce moment est arrivé lors de la scène racontée par Marc 8, 29 et Matthieu 16, 15. Après tout ce qui s'est passé depuis ce jour, on ne doit plus s'étonner si à la fin de la carrière du Seigneur le peuple même comprend enfin (Jean 12, 34) que Jésus veut que l'on interprète ce terme d'après Daniel 7, 13. M. Holtzmann taxe d'anti-historique le procédé des théologiens qui pensent que Jésus, en prenant ce titre, avait spécialement en vue le psaume 8 : cette conception, selon lui, devrait son origine au préjugé d'après lequel l'évangile de Mathieu est regardé comme le plus ancien : de cette manière Baur, MM. Hilgenfeld, Strauss et Colani

auraient subi l'influence du texte Matth. 8, 20 qui, par une circonstance toute fortuite, se trouve être dans cet évangile le premier passage où figure cette expression. Pour lui, il évitera cet écueil : il prend pour point de départ le texte Marc 2, 10, qu'il regarde comme étant réellement le premier en date; il est dit dans ce passage que « le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur terre : » notre auteur en conclut que Jésus a voulu, dès la première fois où il se donne ce nom, se poser en juge; à l'appui de cette assertion, il cite encore le texte Jean 5, 27, d'après lequel Jésus a le pouvoir de juger les hommes parce qu'il est Fils d'homme, et Marc 2, 28, où il se déclare le Maître du Sabbat : de ces trois passages il résulte pour M. Holtzmann qu'en se nommant « le Fils de l'homme, » Jésus voulait désigner sa position particulière et centrale dans la société des fils des hommes.

Il nous semble, à notre tour, que M. Holtzmann attache une trop grande importance à cette circonstance que le texte Marc 2, 10 est le premier de cet évangile où paraisse notre expression : notons que dans l'évangile selon Matthieu il est le second, et que Marc n'a pas de parallèle à Matthieu 8, 20; d'autre part, sans entrer ici dans une discussion sur la date et l'ordre de rédaction de nos évangiles, nous ferons remarquer que chez Marc se trouve un grand nombre de passages où le Fils de l'homme est désigné comme devant beaucoup souffrir, comme devant être méprisé, maltraité et condamné à mort (1); pourquoi M. Holtzmann ne les fait-il pas entrer en ligne de compte? Est-ce encore là le Fils de l'homme d'après Daniel 7, 13? En général, M. Holtzmann a mis tant de soin à éviter tout ce qui ressemblait (ne fût-ce

(1) Marc 8, 31; 9, 12, 31; 10, 33, 45; 14, 21.

que de loin) à la théorie de Baur, qu'il est allé retomber lui-même dans l'interprétation traditionnelle qui se base sur Daniel : de même que ces interprètes, M. Holtzmann ne voit dans le Fils de l'homme que le Messie-juge, et quand dans certains passages ce terme semble avoir dans la bouche du Seigneur la signification que lui trouve Baur, M. Holtzmann pense que Jésus l'a employé dans ce cas sans songer au sens qu'il y attachait. C'est là un moyen plus commode que sérieux de trancher la question.

Nous sommes arrivé à la fin de notre première partie ; nous avons essayé de répondre à la question : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme? » que le Maître adressait jadis à ses premiers disciples sur le chemin de Césarée de Philippe, et qui se pose toujours encore devant ses disciples du XIX^e^ siècle. Les réponses sont nombreuses et variées, mais elles sont toutes plus directes que la plupart de celles qu'il obtint jadis : elles se rapportent toutes à lui-même et ne diffèrent que par l'idée que les divers théologiens se sont faite de lui en tant que « le Fils de l'homme. »

SECONDE PARTIE.

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »
(MATTH XVI, 15.)

Nous essaierons à présent de répondre à la seconde question du Seigneur : « Et vous, qui dites-vous que je suis? »

L'on a pu se convaincre que si la solution d'un grand nombre d'auteurs nous a paru incomplète, ç'a été parce qu'ils n'ont pas tenu compte de tous les textes dans lesquels Jésus se désigne par ce terme; nous tâcherons d'éviter cet écueil. Nous commencerons par déterminer le sens et la valeur de notre expression dans l'Ancien Testament et dans le livre d'Hénoch; puis, arrivant aux textes du N.-T., nous commencerons par distinguer ceux des synoptiques de ceux du quatrième évangile : parmi les premiers, nous nous efforcerons de grouper les différentes paroles dans lesquelles la dénomination de Jésus nous semblera présenter le même sens : après avoir ainsi procédé à une rigoureuse analyse de nos textes, nous rapprocherons les uns des autres les résultats que nous aurons obtenus pour les réunir dans une synthèse qui devra nous fournir la signification complète de ce titre de Jésus. Nous passerons ensuite à l'examen des

textes de l'évangile selon saint Jean, en ayant soin d'indiquer les points où ils s'accordent avec ceux des trois premiers évangiles et les points où ils en diffèrent. Il ne nous restera plus enfin qu'à examiner un petit nombre de textes qui ne constituent pas des paroles de Jésus : nous chercherons aussi à préciser le sens que ce terme offre à ces divers endroits : nous les réunirons dans un appendice aux textes des synoptiques.

CHAPITRE I.

Le Fils de l'homme dans l'Ancien Testament.

Dans le plus grand nombre de passages des livres historiques, didactiques et prophétiques, le terme *Ben-Adam* (fils d'homme) est tout simplement synonyme du mot « homme ; » il en est de même, dans l'idiôme chaldaïque, du terme *Bar-Enasch*. Le pluriel *Bené-Adam* (les fils, les enfants des hommes) est toujours employé pour désigner les hommes, parce que le mot *Adam* n'a pas de pluriel dans la langue hébraïque : cette forme s'est même glissée dans les écrits du Nouveau Testament, où nous la rencontrons dans l'évangile selon saint Marc, ch. 3, v. 28, et dans l'épître aux Ephésiens, ch. 3, v. 5.

Il y a cependant quelques endroits où ce terme a certainement une signification plus précise.

Le prophète Ezéchiel s'appelle ainsi lui-même au commencement de tous les discours qu'il rapporte lui avoir été adressés par Jéhovah : ce terme sert toujours dans ce livre à indiquer en même temps, et l'exiguité du prophète en présence du Dieu tout-puissant, et l'importance de la mission prophétique que ce même Dieu lui confie.

Dans le psaume 8, 5-10, l'expression *Ben-Adam* exprime tout ensemble la faiblesse et la grandeur de l'homme : sa faiblesse quand il est abandonné à lui-même, et sa grandeur résultant des bienfaits de Dieu, qui l'a presque fait son égal.

Nous arrivons au passage (1) qui a le plus souvent été regardé comme la source de l'expression qui nous occupe. Plusieurs fois déjà nous avons dû le citer, et nous en avons donné plus haut la traduction : il nous reste à en déterminer le sens. On a souvent affirmé (2) que cet « être semblable à un fils d'homme » ne pouvait être que le Messie ; Lengerké veut même le prouver par le contexte : « ce fils d'homme, dit-il, est nécessairement le Messie, parce que le royaume dont il est question aux versets 14, 18, 22, est nécessairement le royaume messianique. » C'est ce que nous ne saurions admettre : aux versets 18 et 27, le prophète nous transmet lui-même l'interprétation de cette vision : « les quatre monstres dont il est fait mention aux versets 3-8, 11-12, sont quatre rois (c'est-à-dire quatre royaumes) qui s'élèveront, mais les saints du Très-Haut seront maîtres du royaume ; la royauté, la domination et la puissance sur tous les royaumes sous le ciel entier sera donnée au peuple des saints du Très-Haut. » Il n'est nullement question d'un Messie personnel, mais bien des brillantes destinées du peuple d'Israël sous les Macchabées, après la chute d'Antiochus Epiphanes, de sa gloire qui succédera à celle des autres peuples représentés chacun dans la vision par un animal symbolique, tandis que le peuple juif apparaît sous

(1) Dan. 7, 13.

(2) En dernier lieu, Hävernick (1832) et Lengerké (1835), dans leurs *Commentaires sur le livre de Daniel.*

des traits humains (1). Voilà le vrai sens de cette expression dans ce texte.

Mais les contemporains de Jésus l'entendaient-ils ainsi ? La dynastie asmonéenne s'était éteinte, les Romains étaient les maîtres du pays : grande était la différence entre la prédiction éclatante de Daniel et la condition de vassaux à laquelle les Juifs étaient réduits : plus d'espoir de la voir s'accomplir. Et cependant des voix nombreuses leur promettent un Oint de Dieu, dont viendra leur délivrance : leurs regards se portent sur un avenir meilleur. En proie à cette agitation fébrile, ils ont dû chercher à se fortifier dans leurs espérances en expliquant dans ce sens, même involontairement, tous les textes de leurs saints livres, qui se prêtaient tant soit peu à une semblable interprétation. C'est ainsi qu'ils doivent avoir vu dans le « Fils d'homme » de la prophétie de Daniel, le chef puissant de la nation juive destiné à la relever et à inaugurer le royaume messianique composé du peuple des saints du Très-Haut : ils doivent avoir regardé cet être semblable à un homme pour le Messie ; ce qui doit surtout avoir contribué à la formation de cette idée, c'est la circonstance que ce Fils d'homme vient sur les nuées du ciel, attribut qui n'appartient partout ailleurs qu'à Jéhovah : dans l'esprit des Juifs, le Messie était assurément le seul qui pût partager avec lui cette dignité. — Une explication analogue ne peut toutefois pas avoir été très répandue, elle doit n'avoir existé que dans les écoles, surtout dans l'école pharisaïque.

A mesure que nous examinerons le sens que Jésus donne à l'expression qui nous occupe, nous essaierons

(1) Cf. M. Hitzig, *Commentaire sur le livre de Daniel*, 1850 ; M. Colani, ouv. cité.

de déterminer s'il a pris ce terme, oui ou non, à l'Ancien Testament.

CHAPITRE II.

Le Fils de l'homme dans le livre d'Hénoch.

Cette expression figure dix fois dans le livre apocryphe qui porte ce nom ; nous y rencontrons en outre deux fois le terme de « fils d'un homme (Mann), » et une fois celui de fils d'une femme : pour ce qui est du premier, il est très probable (car il y a dans ce livre plusieurs exemples de ce fait) qu'il est le résultat d'une inexactitude commise par celui qui traduisit cette apocalypse du grec en éthiopien, et qu'en réalité il devrait y avoir dans le texte, « le Fils de l'homme. »

Ce Fils de l'homme a existé de toute éternité (1), il est souverainement juste (2), il renversera les impies, les ingrats et les méchants (3), il est le soutien des justes et des saints (4), il est la lumière des peuples et l'espérance des affligés (5) ; autrefois il était caché, mais le Très-Haut l'a révélé aux élus : il sèmera la communauté des saints et des élus ; tous les élus subsisteront devant lui au jour du jugement, mais les rois et les grands qui auront persécuté les justes seront impitoyablement condamnés (6) : « désormais il n'y aura plus rien de périssable, car Lui, le Fils de l'homme,

(1) Dillmann, *le livre d'Hénoch*, 48, 2, 6.
(2) Ibid., *le livre d'Hénoch*, 46, 3.
(3) Ibid., *le livre d'Hénoch*, 46, 4-5.
(4) Ibid., *le livre d'Hénoch*, 48, 3.
(5) Ibid., *le livre d'Hénoch*, 48, 4.
(6) Ibid., 62, 7-9.

est apparu et est assis sur le trône de sa gloire, et tout mal disparaîtra de devant sa face ; mais la parole de ce Fils de l'homme prévaudra devant le Seigneur des Esprits (Dieu) (1); et le Seigneur des Esprits habitera au milieu des justes, et ceux-ci demeureront avec le Fils de l'homme, et mangeront et se coucheront et se lèveront d'éternité en éternité (2). »

Qui ne reconnaîtrait dans ces brèves indications, d'une part des locutions qui rappellent certains passages des évangiles (3), et de l'autre un décalque de plusieurs idées particulières aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne? Incontestablement, ce Fils de l'homme est Jésus qui apparaît, comme le Logos de Jean. Les chapitres 37—71 de ce livre, qui sont aussi les seuls où figure cette expression, sont certainement postérieurs à Jésus, et ont été rédigés tout au moins à la fin du premier siècle. A l'appui de cette date approximative, nous rappellerons le chapitre 67, 4—13, où l'auteur, après avoir parlé de bains d'eaux thermales à l'ouest, raconte qu'il y eut une secousse violente qui agita les eaux et produisit une odeur sulfureuse, tandis qu'en même temps des torrents de feu coulent dans les vallées, sous lesquelles sont emprisonnés les anges déchus. Ces bains à l'ouest ne peuvent être que ceux de Baïes, cette secousse qu'un tremblement de terre, ces torrents de feu que la lave du Vésuve (4). Nous savons que la première

(1) Hénoch, 69, 29; c'est dans ce dernier passage que paraît deux fois le terme « Fils d'un homme » (Sohn des Mannes).

(2) Hénoch, 62, 14.

(3) Nous rappelons seulement Jean 8, 12; dans Hénoch, à un passage que nous n'avons pas cité, 48, 2, il est dit : « Ceux qui avaient soif buvaient à une source de justice. » Comp. Mtth. 5, 6, et surtout saint Jean.

(4) Cp. M. Hilgenfeld, *Die jüdische Apokalyptik*, 1857, p. 161 sq.

éruption de ce volcan eut lieu en 79 après J.-C.; or, notre auteur l'a connue, donc cette partie a été écrite après ce phénomène. Elle n'existait donc pas à l'époque de Jésus, comme on l'a quelquefois prétendu (1), ce n'est pas à elle non plus qu'il a emprunté l'expression « le Fils de l'homme. »

CHAPITRE III.

Le Fils de l'homme dans le N.-T.

Dans le Nouveau Testament, Jésus est appelé quatre-vingt-trois fois de ce nom (2) : soixante-dix-huit fois il est placé dans sa propre bouche, une fois le peuple l'emploie pour lui en demander l'explication, et quatre fois il lui est donné par d'autres. Nous allons successivement examiner ces différents passages.

SECTION I.

Le Fils de l'homme dans les synoptiques.

D'après les synoptiques, Jésus se nomme ainsi trente-deux fois dans Matthieu, quatorze fois dans Marc, et vingt-cinq fois dans Luc, ce qui fait soixante-et-onze fois ; mais en notant que tous les passages de Marc sont rapportés dans Matthieu, et que sur les vingt-cinq de Luc, dix-sept figurent également dans Matthieu, Jésus ne prend réellement ce nom dans ces évangiles que trente-huit fois. En étudiant ces textes, nous trouvons que ce terme n'offre pas absolument

(1) *Lücke Einleitung in die Offenbarung des Johannes*, t. I, p. 121 (1852). M. Ewald regarde précisément cette partie du livre pour la plus ancienne (*Abhandlung über das Buch Henoch*, 1854).

(2) ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου.

le même sens dans tous : nous réunirons en groupes les paroles où il figure, en tenant compte du sens qu'il présente dans chacune d'elles, et de l'époque où chacune peut avoir été prononcée.

§ 1.

La première fois, d'après Marc et Luc (1), la seconde fois, d'après Mathieu (2), que Jésus emploie cette expression, c'est lorsqu'il déclare que « le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur terre ; » que faut-il penser de ces mots ? Jésus a-t-il parlé de l'humanité en général, ou de lui seul ? A notre avis, Jésus a voulu par là s'attribuer un pouvoir qui lui appartient à lui seul, qui constitue un de ses priviléges spéciaux ; si « des hommes divins » peuvent aussi prononcer ce pardon (3), ils ne le peuvent que parce que Jésus leur a légué ce pouvoir, parce qu'ils ont reçu de lui ce don : ils le font en son nom. Nous ne pensons pas « qu'il parle ainsi comme représentant de ses frères, » mais au contraire que ses frères et ses disciples ne peuvent parler ainsi que comme ses représentants. Ce n'est pas à dire que Jésus se soit par là déclaré le Messie : mais il a incontestablement revendiqué une place à part, un rôle prophétique supérieur.

Il en est de même de cet autre passage (4) : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat : de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat ; » le premier membre de phrase énonce clairement

(1) Mc. 2, 10 ; Luc 5, 24.
(2) Matth. 9, 6.
(3) M. Colani, ouv. cité, p. 79.
(4) Mc. 2, 28 paral. Mtth. 12, 8 ; Lc. 6, 5.

l'origine et la destination du sabbat, mais encore ce but n'a-t-il été atteint que parce que le Fils de l'homme Jésus a le premier proclamé cette supériorité de l'humanité sur le sabbat, de sorte que c'est bien lui qui s'est posé en maître vis-à-vis du sabbat. Ici encore Jésus s'arroge un droit inconnu avant lui.

Ailleurs (1) il se donne positivement comme un prophète venu pour prêcher la repentance : il va même jusqu'à se comparer au prophète Jonas. Il a la même intention quand, sur la demande de ses disciples de leur expliquer la parabole de l'ivraie, il dit : « C'est le Fils de l'homme qui sème la bonne semence (2) ; » mais dans les mots qui suivent presqu'immédiatement (3), l'expression « le Fils de l'homme » n'a pas de sens acceptable, il faut nécessairement la remplacer par le mot « Dieu : » c'est Dieu qui est le maître du champ, tandis que le Fils de l'homme n'est que le semeur qu'il y a envoyé.

Jésus dit un jour de Jean-Baptiste qu'il est un prophète, et plus qu'un prophète : bientôt après, selon notre récit, il compare son ministère à celui du Baptiste qui est venu en ascète et a pour cela été traité de fou, tandis que lui-même, « le Fils de l'homme, qui est venu mangeant et buvant, » est accusé pour cela d'être « un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des pécheurs (4). »

Il ressort de ces textes, qu'en se nommant le Fils de l'homme, Jésus ne se désignait au commencement de sa carrière que comme un prophète, et l'on pourrait dire, jus-

(1) Mtth. 12, 40 paral. Lc. 11, 30.

(2) Mtth. 13, 37.

(3) Mtth. 13, 41 cp. M. Colani, p. 58 et 119.

(4) Matth. 11, 9, 18-19.

qu'à un certain point, qu'à cette époque il se rattachait au sens du mot dans Ezéchiel ; d'autre part, si dans les écoles on interprétait le passage de Daniel comme nous l'avons supposé plus haut, il était impossible que l'on reconnût le Messie en ce Fils de l'homme : c'est ce que prouvent plusieurs passages où Jésus prend ce nom en présence de scribes et de pharisiens, sans éveiller en eux le moindre soupçon. Et lorsqu'un scribe reconnaît un jour en lui, non pas le Messie, mais un maître distingué, un prophète même, et qu'il lui demande la permission de le suivre, et que Jésus lui dit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des abris, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1), » nous voyons une double intention dans la réponse du Seigneur : nous y trouvons l'affirmation, et de sa condition de prophète, et de son état précaire inhérent à cette même condition. Cette parole n'est pas un refus à la demande du scribe : Jésus le prévient seulement de ce qui l'attend s'il persiste dans son désir ; c'est ce que Luc fait ressortir par l'exemple d'autres hommes qui se laissent également rebuter par les exigences du royaume de Dieu (2).

Le Fils de l'homme est donc un prophète, mais il est aussi sans asile ; « il est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon de plusieurs (3) : » ici encore, à côté de l'humble rôle de serviteur qu'il revêt, il y en a un autre tout prophétique, et plus que prophétique, celui de donner sa vie même pour sauver ses frères. Encore une fois, ce n'est pas en celui qui parlait ainsi de lui-même que les Juifs pouvaient reconnaître le Messie éclatant qu'ils

(1) Matth. 8, 20, paral. Luc 9, 58.

(2) Lc. 9, 59-62.

(3) Mc. 10, 45 paral. Matth. 20, 28.

attendaient. Bien plus, Jésus va jusqu'à déclarer « que tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, que celui-là même qui aura mal parlé du Fils de l'homme en obtiendra le pardon, que le blasphème contre le Saint-Esprit est le seul qui ne sera point pardonné (1); » c'est là le comble de l'humilité à côté de l'extrême grandeur. En spiritualisant les paroles du psaume 8, on pourrait le regarder peut-être comme ayant inspiré cette notion.

§ 2.

Jusqu'ici nous avons constaté que Jésus, en prenant ce nom, a toujours en vue sa mission prophétique alliée à l'humble condition qui, pour lui, en est inséparable : c'est le sens qu'il attache à cette dénomination pendant ce que nous voudrions appeler la première période de son ministère. Maintenant nous entrons dans une phase nouvelle : sur la route de Césarée de Philippe, il demande à ses disciples : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme? » Après avoir écouté leur rapport, qui peut se résumer ainsi : on dit que tu es un grand prophète, il adresse directement aux disciples la même

(1) Mtth. 12, 32 paral. Lc. 12, 10. — Que penser de cet autre passage où il s'écrie, longtemps après avoir révélé sa dignité messianique : « Malheur à l'homme par lequel le Fils de l'homme sera livré! » (Mc. 14, 21 paral. Mtth. 26, 64.) Ces paroles sont-elles en contradiction avec celles où il promet le pardon des péchés contre le Fils de l'homme? Ou bien cette promesse aurait-elle été abolie alors qu'il s'était déclaré le Messie? Nous ne le pensons pas : lorsqu'il faisait cette promesse il parlait de ceux qui lui seraient hostiles sans le connaître et sans le comprendre : mais si ceux qui le connaissent en agissent ainsi, ce n'est plus alors d'un péché contre le Fils de l'homme, mais bien d'un péché contre le Saint-Esprit qu'ils se rendent coupables.

question : « Et vous, qui dites-vous que je suis (1) ? » Et Pierre de lui répondre, dans un de ses élans impétueux : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant (c'est-à-dire le Messie) ! » Jésus accepte avec joie la réponse de Pierre, et le *félicite* d'avoir été si bien inspiré : c'est dire en même temps que Jésus se regardait lui-même auparavant déjà pour le Messie, et que s'il ne s'est révélé jusqu'à présent que comme un prophète, il n'en avait pas moins pour cela conscience de sa dignité messianique. Le peuple, cependant, ne se trompait pas dans ses conjectures, il jugeait d'après ce qu'il voyait et entendait, il avait le seul tort de ne pas ressentir, comme Pierre, une inspiration d'en haut. A partir de ce moment donc, Jésus s'est déclaré le Messie ; il n'en continue pas moins à s'appeler le Fils de l'homme ; cette scène ne s'était passée qu'entre lui et ses disciples ; il savait si bien que la foule ne pouvait pas encore l'accepter comme tel, « qu'il leur défendit sévèrement de dire qu'il était le Christ (2) ; » mais il continue aussi à se servir de cette désignation devant ses disciples. Après cette scène seulement il est possible de bien comprendre notre expression dans un grand nombre de passages : tel est celui où il proclame que « le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu (3), » ces autres où il estime heureux ceux qui seront persécutés « à cause du Fils de l'homme (4), » où il déclare que « quiconque le

(1) Mtth. 16, 13-16 ; Marc 8, 27-29 et Luc 9, 18-20 rapportent la même question de Jésus et les mêmes réponses des disciples, mais ils ont remplacé le terme « le Fils de l'homme » par le pronom personnel de la première personne.

(2) Matth. 16, 20 paral. Mc. 8, 30 et Lc. 9, 21.

(3) Mtth. 18, 11 paral. Lc. 19, 10.

(4) Lc. 6, 22.

confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussi devant son Père céleste (1) : » telle est encore cette menace du même genre : « si quelqu'un a honte de moi et de ma parole parmi cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui (2). »

§ 3.

Immédiatement après s'être reconnu pour le Messie, Jésus « commence à découvrir à ses disciples qu'il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup de par les sénateurs, les souverains sacrificateurs et les scribes, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour (3). Lorsque peu après ses disciples lui demandent après sa transfiguration : « pourquoi les docteurs de la loi disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne d'abord ? » il leur répond qu'Elie est déjà venu (en la personne de Jean-Baptiste), mais ils l'ont méconnu et l'ont traité arbitrairement : « ils feront souffrir de même le Fils de l'homme (4). » Il revient souvent et avec insistance sur cette pensée (5) ; selon Luc, il aurait même ajouté : « Notez-vous bien ces paroles : le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes (6), » comme pour les prémunir contre la terreur, et leur désespoir lorsqu'il fut saisi à Gethsémané prouve que ses appréhensions n'étaient que trop fondées. Quand, à son retour de Galilée, il monte vers Jérusalem et qu'il se trouve en présence de la ville « qui

(1) Matth. 10, 32 paral. Lc 12, 8.
(2) Mc. 8, 38 paral. Matth. 16, 27 et Lc 9, 26.
(3) Mc. 8, 31 paral Matth. 16, 21 et Lc. 9, 22.
(4) Mc. 9, 12 paral. Matth. 17, 12.
(5) Mc. 10, 8 paral. Matth. 17, 9; Mc. 9, 31 paral. Matth. 17, 22.
(6) Lc. 9, 44.

tue les prophètes (1), » il prend encore ses disciples à part et leur réitère sa triste prophétie (2); puis il précise et nomme le jour où il sera livré (3), il pousse encore ce soupir qui marque en même temps, et la certitude qu'il avait de son sort, et la résignation avec laquelle il va au-devant de sa destinée, et la pitié qu'il ressent pour le traître : « le Fils de l'homme s'en va en effet, mais malheur à l'homme par lequel le Fils de l'homme sera livré (4) ; » et enfin il s'écrie au dernier moment : « Voici, l'heure est venue, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs : levez-vous, allons : voici, il approche celui qui me livre (5), » et il n'a pour Judas que ce reproche : « Mon ami, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme (6) ! »

Tout cela est bien clair : ses souffrances et sa mort sont une conséquence nécessaire, inévitable de la déclaration de sa messianité ; il est le Messie que les Juifs méconnaissent et livrent au dernier supplice, d'une part, parce qu'il ne répond pas à leur attente, et de l'autre parce qu'ils obéissent aveuglément à l'instigation des principaux du peuple que Jésus a maintes fois flétris avec une sainte audace (7).

§ 4.

Nous nous trouvons maintenant en face de textes beaucoup moins évidents, et pour cette raison très controversés ;

(1) Matth. 23, 37 paral Lc. 13, 34.
(2) Mc. 10, 33-34 paral. Matth. 20, 18-19 et Lc. 18, 31-34.
(3) Matth. 26, 2.
(4) Mc. 14, 21 paral. Matth. 26, 24 et Lc. 22, 22.
(5) Mc. 14, 41 paral. Matth. 26, 45.
(6) Lc. 22, 48 paral. Matth. 26, 50 et Lc. 22, 48
(7) Cp. surtout Matth. 23, 13-36.

c'est d'abord la réponse de Jésus à Caïphe, ce sont ensuite quelques passages qui ne sont pas dans nos évangiles à leur véritable place, et enfin la série de discours concernant la parousie et le jugement.

La réponse de Jésus à Caïphe nous semble avoir une grande importance pour l'histoire de notre expression (1). Comme Jésus refuse de se justifier de l'accusation déposée contre lui par deux faux témoins (2) d'avoir proféré ces mots sacriléges pour toute oreille juive : « je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours (3), » le grand-prêtre l'adjure de dire s'il est le Christ ; « Tu l'as dit, » répond Jésus, et pour renforcer cette première déclaration (ce nous semble), il ajoute : « Je vous déclare même que bientôt vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu tout-puissant et venir sur les nuées du ciel. » Quand Jésus, à ce moment décisif, après avoir confessé qu'il est le Messie devant le Sanhédrin réuni pour le juger, s'écrie : « Je vous déclare même (en outre, bien plus) que..... » il y a vraiment là de sa part une gradation, une intention marquée. Il leur a dit qu'il est le Messie ; mais le comprennent-ils ? — Non : ils ne peuvent voir en cet homme pauvre, méprisé, traîné devant leur tribunal, le Messie puissant et glorieux qui doit les sauver ; c'est alors que Jésus reprend lui-même son idée pour lui donner plus de force : oui, je suis le

(1) Matth. 26, 62-64 paral. Mc. 14, 60-62 et Lc. 22, 66-71 : Chez Luc la relation de cette scène est de beaucoup inférieure aux récits des deux autres évangélistes.

(2) « Mais ce témoignage même n'était pas suffisant, » dit Marc, probablement à cause du peu de validité de ces deux témoins, et il semble vouloir expliquer par là l'adjuration du grand-prêtre.

(3) Marc est plus formel : « Je détruirai ce temple et j'en rebâtirai un autre. »

Messie : mais vous voulez un Messie tel que vous le comprenez d'après la prophétie de Daniel : eh bien, sachez que ce Messie, c'est moi ! Jésus, à cet instant suprême, pour rendre son affirmation plus solennelle, se serait ainsi abaissé au niveau des préjugés en vogue, surtout parmi la partie du peuple à laquelle il s'adressait : il ne fait, à vrai dire, que citer en se l'appliquant le passage de Daniel.

Ne serait-ce pas là, peut-être, la signification de cette parole ? S'il en est ainsi, cette déclaration a dû se répandre rapidement au dehors et se graver profondément dans l'esprit des disciples atterrés, mais (comme il leur arrive pour tant d'autres paroles du Maître) ils ne l'ont pas comprise : ils l'ont prise à la lettre, et toutes leurs espérances se sont tournées vers un retour prochain de Jésus dans sa gloire ; nous croyons que c'est sur cette méprise, sur ce malentendu que repose toute l'eschatologie des premiers chrétiens.

Nous allons nous occuper d'abord de quelques passages disséminés dans les évangiles qui, tout en trahissant l'espoir d'un retour prochain du Messie, ne font pas partie des discours eschatologiques ; de ces paroles attribuées à Jésus par les rédacteurs de nos évangiles, les unes ne peuvent pas avoir été prononcées par lui dans la forme qu'elles ont aujourd'hui, les autres ne peuvent pas l'avoir été à l'époque que leur assignent ces écrits, d'autres enfin ne remplissent aucune de ces deux conditions.

Nous ne pensons pas que Jésus ait pu, avant seulement de s'être déclaré le Messie, décrire aux apôtres les maux qu'ils auront à souffrir pour sa cause et ajouter ensuite : « Je vous dis en vérité que vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera

venu (1) ; » ses disciples mêmes ne l'auraient pas compris. C'est ce que Marc a si bien senti qu'il a placé ce même passage au milieu de la description des calamités qui précéderont la parousie : et, chose étonnante, il omet précisément cette parole ici qu'elle cadrerait bien mieux avec l'ensemble. Nous revenons au texte de Matthieu et nous nous demandons maintenant : d'où sera venu, d'où viendra le Fils de l'homme? Il est encore au milieu d'eux et n'a pas encore annoncé son départ, c'est-à-dire sa mort. Cette parole n'a donc pas été prononcée à cette époque. A-t-elle été prononcée? C'est ce que nous résoudrons plus bas.

Dans un passage que nous avons déjà cité à une autre occasion (2), mais dont nous avons à dessein réservé la seconde partie pour cette rubrique, Marc et Luc prêtent à Jésus cette parole frappée au coin de l'authenticité : « si quelqu'un a honte de moi et de ma parole, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui..... » puis Marc ajoute : « quand il sera venu dans la splendeur de son Père avec ses saints anges ; » Luc semble au premier abord renchérir sur Marc : « quand il sera venu dans sa gloire, dans celle de son Père et des saints anges ; » le premier membre de phrase manque dans Matthieu, il n'a que le second qui est identique à celui de Marc. Pour ce qui est de la date, cette parole pourrait à la rigueur rester à sa place chez Matthieu et chez Marc : cependant il semble qu'il soit encore bien tôt, alors que,

(1) Matth. 10, 16-23 paral. Mc. 13, 9-13; Marc intercale seulement dans cette tirade (et cela fort maladroitement parce qu'il coupe une idée par le milieu) ces quelques mots : « Mais il faut d'abord que l'Evangile soit annoncé à toutes les nations; » pour le reste, ce fragment est absolument identique à celui de Matthieu.

(2) Mc. 8, 38 paral. Lc. 9, 26 et Matth. 16, 27.

immédiatement avant ce texte, Jésus vient de révéler sa dignité messianique et qu'il a pour la première fois parlé des souffrances qui lui sont réservées (1) ; pour ce qui concerne la venue même, nous renvoyons nos lecteurs à l'examen des discours eschatologiques. Luc place cette parole avant la révélation messianique de Jésus : nous devons donc la regarder comme prématurée. Mais nous avons encore, au sujet de cet auteur, un scrupule d'un autre genre : le texte de Luc ne porte pas, comme celui des deux autres évangélistes, « dans la gloire de son Père *avec* ses saints anges, » mais il est dit : « quand il sera venu dans sa gloire, dans celle de son Père et des saints anges : » cela ne signifierait-il pas plutôt ici, non pas au jugement de la parousie quand il sera revenu sur terre, mais quand il sera entré dans sa gloire, dans celle de son Père et des saints anges ? Ce qui nous encourage dans cette hypothèse, hasardée peut-être, c'est que dans un autre passage offrant le même sens que celui qui nous occupe (2), le même Luc fait dire à Jésus : « Quiconque se sera déclaré pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme se déclarera aussi pour lui *devant* les anges de Dieu ; mais quiconque m'aura renié devant les hommes, sera renié *devant* les anges de Dieu ; » est-il question des anges venant avec le Messie lors de la parousie, ou des anges habitant le ciel ? Matthieu, qui a le même passage, à la seule différence près qu'il remplace « le Fils de l'homme » par le pronom personnel « je, » dit simplement « devant mon Père qui est au ciel (3). » Or, il n'est dit nulle part que Dieu viendrait sur terre avec le Messie quand celui-ci re-

(1) Mc. 8, 27-33 paral. Mtth. 16, 13-23.

(2) Lc. 12, 8-9.

(3) Matth. 10, 32-33.

viendrait pour présider les assises dernières de l'humanité : ces textes nous autorisent donc à conclure (ce nous semble) que Luc et Mathieu, et ce dernier sans aucun doute, connaissent un jugement semblable à celui de Jean 5, 27, en faisant abstraction toutefois de l'idée-mère du quatrième évangile : si cela est, le jugement de la parousie n'a plus de raison d'être. Ces deux derniers passages de Matthieu et de Luc, qui (on le reconnait de prime-abord) constituent une véritable déclaration de Jésus, semblent s'être glissés dans ces évangiles à l'insu des rédacteurs : car entre ces paroles et les discours eschatologiques dans leur forme actuelle, il y a une contradiction évidente.

C'est ce que vient corroborer encore ce passage que nous regardons comme étant l'élaboration apocalyptique d'une parole originairement prononcée par Jésus (1) : « je vous dis en vérité que vous qui m'avez suivi, dans la palingénésie, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël ; » ce serait là, si Jésus l'avait prononcée, une parole symbolique, mais prise au sens propre par le rédacteur, pour dire : vous qui avez souffert à cause de moi, vous en serez amplement récompensés quand je serai entré dans ma gloire ; nous savons du reste que les douze n'étaient pas, à cette époque déjà, les seuls disciples du Seigneur : s'il y en a eu d'autres, ceux-là aussi ont eu droit à une rémunération ; la seule différence consiste en ceci que les apôtres ayant eu à endurer des souffrances plus grandes recevront une récompense plus éclatante aussi. Les deux points que nous venons d'établir, à savoir l'entrée de

(1) Matth. 19, 28.

Jésus dans la gloire, et non pas son retour (1), et la rémunération de tous, sont attestés par nos trois évangiles (2): Matthieu lui-même nous donne la même idée dans toute sa majestueuse simplicité, au verset suivant du texte: « *Quiconque* a abandonné ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses enfants, ses champs ou ses maisons à cause de mon nom, recevra le centuple et héritera *la vie éternelle.* » Les parallèles de Marc et de Luc présentent le même sens. Nous n'ignorons pas qu'ailleurs (3) Luc relate encore une fois la même promesse: mais là elle se trouve mêlée à un autre contexte entaché d'un chiliasme grossier (4).

Nous ferons une observation analogue pour la parole suivante, qui se trouve dans Matthieu (5): « en vérité je vous dis qu'il y en a quelques-uns ici qui ne mourront point avant d'avoir vu venir le Fils de l'homme dans son royaume. » Nous croyons qu'ici encore, ainsi que dans tous les passages précédemment analysés, le rédacteur de notre évangile selon Matthieu a voulu parler d'une parousie: mais nous ne pensons pas que ce soit là l'idée de Jésus; nous croyons plutôt que Jésus a entendu annoncer le progrès et l'extension de son royaume: c'est ce qui ressort clairement des parallèles de Luc (6), qui dit seulement: « ..... avant d'avoir vu le

(1) Le texte promet simplement « la vie éternelle » à ceux qui auront su s'imposer des sacrifices pour devenir ses vrais disciples; ce que Jésus promet ici *au positif*, il le possède lui-même *au superlatif*, c'est-à-dire il est le roi dans sa gloire.

(2) Matth. 19, 29 paral. Lc. 18, 29-30 et Mc. 10, 29-30.

(3) Lc. 22, 30.

(4) Cp. Hénoch 62, 14; aussi, la *Vigne de Papias*, citée par M. Colani.

(5) Matth. 16, 28; cp. Mtth. 24, 34.

(6) Lc. 9, 27.

royaume de Dieu, » et de Marc (1), qui ajoute : « ..... venu dans sa force. »

Nous avons épuisé ces textes : nous en avons rencontré deux qui ne sont absolument pas à leur place ; Matthieu attend d'une façon très décidée une parousie éclatante : Marc et Luc partagent avec lui cette erreur, mais nous ont néanmoins transmis quelques rares passages où semble percer la vraie pensée de Jésus : il nous faut admettre nécessairement, ou qu'ils ne s'en sont pas aperçus, ou qu'ils se sont contredits à bon escient.

Nous abordons les discours eschatologiques proprement dits. Nous ne pouvons ici entrer dans les détails sur ce sujet : nous nous résumerons autant que possible.

Il est question, dans ces discours, d'un *retour soudain* du Fils de l'homme sur la terre dans un temps *peu éloigné* pour procéder au jugement dernier. Mais ni ce retour, ni ce jugement n'ont eu lieu ; de deux choses l'une : ou bien Jésus s'est trompé lui-même, ou il a trompé ses disciples en leur faisant cette prédiction, ou bien les rédacteurs de ces discours ont commis une erreur ; or, tout ce que nous savons de Jésus nous garantit son infaillibilité et sa sainteté, ce sont donc indubitablement les auteurs qui lui attribuent cette prophétie non réalisée, qui ont commis cette erreur, certainement involontaire.

Nous croyons que Jésus a prononcé des paroles semblables, mais non pas celles qui nous sont parvenues : dans les heures qui précédèrent immédiatement sa captivité et sa mort, il a très probablement cherché à relever le courage défaillant de ses disciples en leur affirmant que son œuvre

(1) Mc. 9, 1.

ne mourrait pas avec lui, que son royaume s'étendrait indéfiniment même à travers des angoisses et des persécutions ; que la lumière de l'Evangile brillerait un jour d'un pôle à l'autre : voilà la vraie venue du Fils de l'homme, du royaume messianique ! Grâce à son regard prophétique, il a même pu affirmer que quelques-uns d'entr'eux ne mourraient pas avant d'avoir pu constater une partie de ces progrès. D'autre part, il a dû insister aussi sur la haute nécessité pour les hommes d'accepter sa parole et rappeler la grave responsabilité qui leur incombe : ne serait-ce pas là la traduction en japhétique d'un jugement dont la norme est l'acceptation ou le rejet de l'Evangile ? Jésus se serait servi dans ces dernières recommandations d'un langage figuré que ses disciples ont pris à la lettre ; les paroles du Maître, répandues par eux, auraient subi encore mainte modification, mainte altération, mainte exagération, mainte amplification fantastique dans l'esprit ou plutôt dans l'imagination des chrétiens de cette époque, et auraient finalement reçu une signification toute matérielle. C'est ainsi, à notre avis, que nous sont parvenus, par la voie de la tradition orale, les discours eschatologiques qui renferment certainement encore quelques restes des vraies paroles de Jésus, mais ces faibles vestiges sont difficiles à découvrir sous l'enveloppe nuageuse qui les recouvre (1).

Il est temps d'arriver à l'examen de notre expression dans cette partie des évangiles.

(1) Voir M. Reuss, *Histoire de la Théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. I, 1860.

M. Schérer, *über Jesu Weissagungen vom Ende*, dans le second volume des *Beiträge* de MM. Reuss et Cunitz, 1851.

M. Will, *les Idées eschatologiques*, d'après les évangiles synoptiques, 1866.

Nous croyons reconnaître un reste d'originalité dans les passages de Matthieu, ch. 24, v. 27 (1) et 30 ; nous les rattachons au v. 14 du même chapitre, que nous regardons comme réellement authentique : « l'évangile du règne (de Dieu) sera promulgué par toute la terre comme un témoignage donné à toutes les nations ; » après avoir prononcé ces paroles, Jésus n'a-t-il pas pu ajouter : *lorsque l'Evangile luira* « comme l'éclair part de l'Orient et luit jusqu'à l'Occident, *c'est alors qu*'aura lieu l'avènement du Fils de l'homme (2) ; » remarquez qu'après les mots « lorsque l'Evangile luira, » que nous avons suppléés, ou d'autres analogues qui certainement devaient être au moins dans la pensée de Jésus, s'il ne les a pas exprimés lui-même, remarquez, dis-je, qu'il n'y a qu'un tout petit mot à changer dans le texte grec : οὕτως en τότε et nous avons un sens clair, vraiment évangélique. Par le fait même que l'Evangile est donné comme un témoignage à tous les peuples, et que tôt ou tard tous l'accepteront et deviendront les disciples de Jésus, par ce fait même il arrivera au milieu d'eux, ce sera là son glorieux avénement.

Nous interpréterons de la même manière cette autre parole : « alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel (3) ; » si Jésus a parlé ainsi (et pourquoi en douterions-

(1) Paral. Lc. 17, 24.

(2) ὅτε φανήσεται εὐαγγέλιον) ὥσπερ ἡ ἀστραπὴ ἐξέρχεται ἀπὸ ἀνατολῶν καὶ φαίνεται ἕως δυσμῶν, τότε ἔσται ἡ παρουσία τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου. Cp. v. 14, καὶ τότε ἔσται τὸ τέλος.

De cette manière, il n'y a plus comparaison entre l'éclair et la parousie, mais la comparaison a lieu entre l'éclair et l'Evangile : la diffusion de l'Evangile est le signe de la venue brillante du Christ dans le monde; le passage suivant exprime la même idée.

(3) Matth. 24, 30.

nous?), il ne peut avoir pensé qu'à un signe spirituel, au signe que l'humanité est enfin régénérée, que le christianisme a fait la conquête du monde ; c'est alors qu'aura lieu sa parousie spirituelle dans l'univers entier, comme elle a lieu depuis bientôt dix-huit siècles pour tous ceux qui croient en lui. Si Jésus avait entendu parler d'un signe visible aux yeux de la chair, il se serait évidemment contredit lui-même : ne refusait-il pas de donner un signe quelconque à cette génération perverse? « Il ne lui sera pas donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas (1), » voilà sa déclaration péremptoire ! N'eût-ce pas été en outre encourager les superstitions les plus vulgaires (2) ! « Ses paroles sont esprit et vie, c'est l'esprit qui vivifie (3). »

Nous regardons comme apocryphe la seconde partie de ce verset (4). Pour ce qui est des comparaisons entre la génération présente et celle du temps de Noé (5) et de Loth (6), entre un voleur qui arrive à la dérobée et le Fils de l'homme (7), nous ne saurions y voir qu'une constatation de la légèreté, de l'insouciance des hommes et une exhortation à la vigilance, à la persévérance, à la fidélité adressée à ses disciples, ce que prouve amplement la conclusion de la parabole des dix vierges (8) conçue dans les mêmes termes : « Veillez, puisque vous ne connaissez ni le jour ni l'heure où viendra le Fils de l'homme. »

(1) Matth. 12, 39 et paral.

(2) Cp. Signe de Constantin; Virgile, Géorgiques, livre I, v. 463-497.

(3) Ev. de Jean 6, 63.

(4) Paral. Mc. 13, 26.

(5) Mtth. 24, 37 sq. paral. Lc. 17, 26 et suiv.

(6) Lc. 17, 30.

(7) Mtth. 24, 44 paral. Lc. 12, 40 cp. Lc. 21, 36.

(8) Matth. 25, 13.

Nous trouvons la même idée exprimée dans Luc (1) : « Mais le Fils de l'homme trouvera-t-il à son arrivée la foi sur terre ? » Mais, comme la foi consistait en grande partie dans ces temps en la foi au prochain retour du Christ, ne semble-t-il pas qu'il soit ici question de cette foi spéciale, et que ce passage ait été rédigé à une époque où, à force d'avoir longtemps attendu en vain, la foi en la parousie commençait à s'évanouir ? Si cela est, ces mots ne sont pas de Jésus, mais d'un croyant qui attendait encore le grand jour.

Examinons encore la dernière parole des discours eschatologiques dans laquelle paraît notre expression : elle se trouve encore chez Luc (2) : « Le temps viendra où vous désirerez de voir un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez pas : » il y a ici plusieurs difficultés. D'abord, est-il vraiment question des temps messianiques ? C'est aux disciples que Jésus est censé s'adresser, aux douze, d'après le rapport de Luc ; et les disciples ne verront pas la parousie du Seigneur ? — Mais c'est qu'alors il n'y en aura pas : qui, en effet, a mieux que les disciples mérité de voir le jour bienheureux ! Ce serait là une contradiction flagrante des belles et fortifiantes paroles du Seigneur que nous avons analysées plus haut, par lesquelles il promet à tous ceux qui l'ont suivi le centuple de leurs sacrifices et la vie éternelle. Ou bien aura-t-elle seulement lieu plus tard ? Mais, nouvelle contradiction ! comparez les promesses inscrites dans Mathieu 16, 28, Luc 9, 27, Marc 9, 1. Cette parole, si elle est de Jésus et nous n'avons pas de raison pour le nier, n'est pas une parole eschatologique ; il voulait simplement exhorter ses disciples à bien profiter du court laps de temps qu'il serait

(1) Lc. 18, 8.
(2) Lc. 17, 22.

encore avec eux, à puiser à pleines mains dans le trésor qu'il tient ouvert devant eux ; plus tard, ils se repentiraient de ne l'avoir pas fait : ils le voudraient, mais ne le pourraient plus !

Nous ne regardons pas le majestueux morceau qui termine le 25me chapitre de Matthieu comme la description anticipée du jugement : nous y voyons une parabole sublime dans laquellle l'esprit de Jésus s'est pour ainsi dire incarné ; nous y trouvons cette grande leçon tout évangélique que l'amour, dont la charité est une des manifestations, est la condition essentielle pour être vraiment chrétien. Quant à l'expression « le Fils de l'homme » qui est placée au commencement, elle s'est trouvée tout naturellement sous le crayon du rédacteur : le mot isolé n'existait plus : il s'y était ajouté quelques épithètes qui s'incorporèrent tellement à lui qu'elles finirent par former avec lui une locution consacrée par l'usage des premiers siècles. Mais cette expression n'en sert pas moins à désigner ici Jésus qui juge les hommes précisément d'après la loi d'amour qu'il a promulguée lui-même. Nous ne trouvons pas concluant l'argument par lequel M. Colani (1) conteste jusqu'à la possibilité de ce fait : « Si le Roi (2), dit-il, avait vécu réellement à une certaine époque sur la terre, ayant faim et soif, étant étranger et persécuté, c'est en parlant de lui-même et non des pauvres qu'il pourrait dire, par exemple, aux réprouvés : « Vous ne m'avez pas donné à manger, vous ne m'avez pas recueilli, vous ne m'avez pas vêtu. » Tout l'édifice de la parabole s'écroulerait..... Il faut supposer, de toute nécessité, que c'est Dieu qui est le juge. » Nous ne le pensons pas. M. Colani présuppose que Jésus ne

(1) Ouvrage cité, p. 146 et suiv.

(2) Expression employée au verset 34 pour désigner celui qui était d'abord (v. 31) appelé le Fils de l'homme.

puisse parler qu'en son propre nom. Mais ne peut-il donc pas en outre, en tant que juge et quoiqu'ayant vécu sur la terre, parler au nom de ceux qui sont vraiment les siens et s'identifier avec eux ! Ce qu'il dit pour les siens, il peut parfaitement se l'appliquer à lui-même : tout en étant juge, il a été et il reste notre divin frère. Et, d'ailleurs, si le juge était Dieu, comment Dieu pourrait-il dire en répondant *à ceux que son Père a bénis* (1) : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses *à l'un des plus petits de mes frères*, c'est à moi-même que vous les avez faites (2). » Comment Dieu pourrait-il parler de son Père, de ses frères ? Il est évident que ce n'est pas Dieu, mais bien Jésus qui est le juge : en cette qualité même, le nom de Fils de l'homme est parfaitement à sa place : aussi notre critique de plus haut ne touchait-elle pas l'expression prise en elle-même, mais seulement cet assemblage de mots de convention qui l'accompagne invariablement à partir d'une certaine époque.

Après ces recherches, nous ne pouvons que répéter avec l'éminent théologien dont à l'instant même nous nous sommes permis de combattre l'opinion sur un point spécial et accessoire (3) : « Non, Jésus n'a pas espéré revenir du ciel pour achever son œuvre. En mourant, il l'avait achevée complétement, telle qu'il l'avait conçue. C'était à l'Esprit invisible de donner la croissance au grain déposé dans la terre (4). »

(1) Matth. 25, 34.

(2) Matth. 25, 40.

(3) « Si, sur les quarante millions de protestants qu'il y a en Europe, tous réfléchissaient, il y aurait sur des points secondaires quarante millions d'opinions différentes. » (*Parole inédite de M. Colani.*)

(4) M. Colani, ouvrage cité, p. 148.

Après l'analyse, la synthèse. Il résulte de cet examen des textes dans lesquels figure, dans nos évangiles synoptiques, l'expression « le Fils de l'homme, » que :

Jésus, en s'appelant ainsi, se donne au commencement de son ministère pour un grand prophète et se sait chargé comme tel d'une mission de la plus haute importance : car elle est pour l'humanité une question de vie ou de mort. Mais il n'est pas un prophète dur et austère qui, retiré dans sa sphère, n'apparaît que pour faire entendre des imprécations et des menaces : il embrasse la condition des plus pauvres d'entre les pauvres, il accepte tout entier le sort des plus humbles, il s'abaisse même au-dessous du plus petit d'entr'eux. Ce mélange de grandeur et de misère, cet alliage d'un rôle tout divin et d'une vie tout humaine, au sens le plus large du mot, peuvent nous rappeler en même temps et les paroles du psaume 8 et la désignation du prophète Ezéchiel ; mais ici quelle supériorité ! Dans le psaume 8, les paroles si belles du psalmiste ne sont après tout qu'une énumération reconnaissante des bienfaits dont l'homme a été comblé par Dieu : chez Jésus, ce ne sont plus des paroles seulement ; on sent battre sous chaque syllabe un cœur aimant, passionné pour le salut de ceux qu'il ne dédaigne pas d'appeler ses frères : c'est une œuvre divine et une vie de sacrifices. Dans Ezéchiel, c'est le rôle noble et soumis, mais timoré et sans initiative, d'un prophète de l'Ancienne Alliance en face de Jéhovah : chez Jésus, c'est la mission d'un Voyant devant lequel se déroulent les plans de Dieu, d'un prophète qui annonce spontanément l'arrivée du Royaume des Cieux, du Fils de l'homme qui appelle Dieu son Père. Voilà le double caractère du Fils de l'homme : il est le serviteur et le sauveur de l'humanité : à son service, toute la

vie de Jésus n'est qu'un tissu d'abnégations aboutissant à une mort ignominieuse.

Mais tout ne se termine pas au Calvaire : sur son passage il a laissé tomber mainte bonne graine en plus d'un terrain fertile, il a fondé ici-bas un royaume qui doit absorber l'univers spirituel et le vivifier par sa puissance : le jour où le Royaume de Dieu sera réalisé, ce jour-là aura lieu l'avénement du Fils de l'homme dans sa gloire.

Le Fils de l'homme a en outre la prérogative de juger les hommes d'après son Évangile, de demander compte à tous ceux qui le connaissent ou qui auraient pu apprendre à le connaître de l'usage qu'ils ont fait des dons et des facultés que leur a prêtés le Créateur, des occasions qui leur ont été ménagées pour devenir des enfants de Dieu.

En un mot, il est le Messie ; mais, entre « le Fils de l'homme » et le « fils d'homme » de Daniel (comme l'interprétaient les Juifs) il n'y a qu'une seule analogie, celle du mot: Jésus est le Messie chrétien, le Christ.

APPENDICE.

En dehors des évangiles, notre expression paraît quatre fois encore dans les écrits du Nouveau Testament : une fois dans les Actes, deux fois dans l'Apocalypse et une fois dans l'épître aux Hébreux. Nous croyons devoir examiner ces textes à cette place parce que, dans la plupart d'entr'eux, cette expression repose sur la même base que dans les derniers discours attribués à Jésus.

Actes 7, 55. — Etienne a été amené devant le Sanhédrin : il est accusé du même crime de lèse-majesté qui avait servi de prétexte à l'accusation portée contre Jésus ; sur la demande

du grand-prêtre : « en est-il vraiment ainsi ? » Etienne, dans un discours aussi serré que bouillant, flétrit l'ingratitude et l'infidélité des Juifs envers Dieu : il s'anime de plus en plus et leur reproche en dernier lieu la mort de Jésus : à ces mots, « les Juifs transportés de rage grincent des dents contre lui : » mais Etienne, dans une sainte extase, lève les yeux au ciel et s'écrie : « Voici, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu ! » Ne sont-ce pas là, en faisant la part de celui qui les prononce, les mêmes paroles que celles prononcées auparavant par Jésus lui-même devant le Sanhédrin ? Cela ne semble-t-il pas venir encore à l'appui de notre assertion que c'est là l'origine de l'expression dans ce sens glorieux? En ce Fils de l'homme Etienne confesse le Messie.

Dans l'Apocalypse de Jean, nous rencontrons deux fois notre expression (1), elle n'a ici aucune importance pour notre sujet ; dans le second passage surtout, c'est absolument le « fils d'homme » de Daniel : ces paroles dans tous deux servent à désigner Jésus, mais (comme l'indique le nom de l'ouvrage où elles se trouvent) ce n'est plus le Jésus historique, mais un personnage apocalyptique.

L'auteur de l'épître aux Hébreux (2) applique à Jésus, sans y apporter de modification importante, les paroles du psaume 8 ; il cite d'après la version grecque : « Tu l'as fait *pour un peu de temps* inférieur *aux anges* » tandis que dans le texte hébreu il y a : « tu l'as laissé *peu* inférieur *à Dieu* (3). » L'auteur a pour but unique de montrer que ce Jésus abaissé

(1) Apocal. 1, 13 ; 14, 14 ; dans les deux passages les articles manquent, absolument comme dans Daniel, dont ils sont certainement calqués.

(2) Hébr. 2, 6-8.

(3) Voir M. Reuss, *Traduction et Commentaire de l'Épître aux Hébreux.*

pour quelque temps au-dessous des anges a été couronné de gloire parce qu'il a souffert pour tous la mort expiatoire.

SECTION II.

Le Fils de l'homme dans l'évangile selon saint Jean.

Dans les synoptiques nous avons pu suivre, pour déterminer le sens de notre expression, un certain ordre chronologique auquel nous autorisent les textes : il n'en est pas ainsi dans l'évangile selon saint Jean. Il ne peut pas être question ici d'une révélation progressive de la messianité de Jésus, encore moins d'un développement de sa conscience messianique (ce que, pour notre part, nous n'admettons en aucun cas). D'un autre côté, l'idée que l'auteur du quatrième évangile se fait du Fils de l'homme est si simple que nous avons trouvé superflu d'employer la méthode analytique dont nous avons fait usage en traitant la question d'après les trois premiers évangiles.

Ici le Fils de l'homme nous apparaît dès l'origine comme le Verbe incarné qui vient sur terre pour révéler les plans de Dieu et qui, après s'être acquitté de cette mission, retournera au ciel (1) : c'est dire qu'il nous est présenté dès le commencement comme le Messie. Il est l'objet de la prédilection divine, il est dans une communion intime avec Dieu, il est enfin l'intermédiaire entre le ciel et la terre (2) ; il est destiné par Dieu à donner aux hommes une nourriture qui reste pour la vie éternelle (3) ; de même que le serpent d'ai-

(1) Ev. 3, 13 ; 6, 62.
(2) Ev. 1, 52.
(3) Ev. 6, 27 ; 6, 53.

rain avait la propriété de guérir les Israélites mordus par les serpents du désert, de même il faut que les hommes pour être sauvés arrêtent leurs regards sur le Fils de l'homme, quand il aura subi une double exaltation dont la seconde dépend de la première, quand il aura été élevé en même temps et sur la croix et à sa gloire (1) : il est donc celui qui guérit les plaies de l'âme *[Heiland]*, le Sauveur ; mais on ne comprendra qu'il est le Messie que quand par sa mort aura été amenée sa glorification (2) ; la mort du Fils de l'homme est l'occasion de sa rentrée dans la gloire divine : cette glorification est accomplie au moment où, de son regard prophétique, il voit dans un avenir peu éloigné l'heure du triomphe (3).

C'est précisément là ce qui ne peut pas entrer dans l'esprit des Juifs ; quand Jésus s'est ainsi exprimé, la foule lui répond : « La loi nous apprend que le Christ demeurera éternellement : comment donc dis-tu que le Fils de l'homme doit être élevé? Quel est ce Fils de l'homme (4)? » Ce passage est le seul des évangiles où cette expression soit employée par quelqu'un d'autre que par Jésus lui-même ; mais, ainsi employée par le peuple, elle n'est, à vrai dire, qu'une citation, de sorte que la question des Juifs doit être entendue de la manière suivante : « Qui es-tu donc, toi qui te dis le Fils de l'homme? » Les Juifs ne comprennent qu'une seule partie du sens attaché par Jésus au mot « élever, *exalter*, » la partie matérielle, celle qui se rapporte à sa mort. D'autre part, ils comprennent que Jésus se désigne lui-même en se nommant le Fils de l'homme ; mais ce

(1) Ev. 3, 14.
(2) Ev. 8, 28.
(3) Ev. 12, 23.
(4) Ev. 12, 34.

qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'il se désigne comme le Messie : ils ont essayé de concilier les deux idées de « Messie » et de « Fils de l'homme » (en interprétant ce dernier terme d'après Daniel, quoique Jésus offre avec celui-ci des contrastes frappants) : ils doivent avoir été portés à faire cette tentative par une grande bienveillance envers Jésus, ils n'ont pu la faire qu'au prix de grands efforts : mais lorsque Jésus parle de son exaltation, dans laquelle ils ne voient qu'une déclaration de sa mort, cette parole sape leur essai de combinaison par la base (1).

Le Fils de l'homme nous est représenté enfin comme juge de l'humanité « parce qu'il est Fils d'homme (2). » Ce texte est le seul des évangiles où manquent les articles, et à coup sûr cela a lieu ici avec une intention très-prononcée ; le Fils de l'homme est le Messie : mais ce n'est pas en cette qualité qu'il peut procéder au jugement, fonction que Dieu lui-même décline ; c'est exclusivement en tant que Fils d'homme « connaissant les souffrances humaines pour les avoir souffertes, et notre vie pour l'avoir traversée (3) » que cette charge lui est dévolue, qu'il a le pouvoir d'opérer la *séparation*.

Dans cet évangile, nous n'avons donc plus exactement le sens que Jésus attachait à ce terme : au contact des idées christologiques du quatrième évangile, cette expression a subi une transformation sensible : « le Fils de l'homme » sert toujours ici à exprimer la condition du Verbe dans son état d'incarnation opposée à celle dont il jouissait dès le commencement, ainsi qu'à la gloire dont il sera environné ;

(1) Cp. M. Colani, ouv. cité, p. 75, note 2.

(2) Ev. 5, 27.

(3) M. F. Bonifas, « de l'humanité de J.-Ch , d'après l'év. de S. Jean, » dans la *Revue chrétienne*, 1864. (Bulletin théologique.)

ce n'est pas de l'histoire, c'est de la théologie johannique. Dans les évangiles synoptiques, le Fils de l'homme se révèle progressivement comme le Fils de Dieu ; dans le quatrième évangile, le Fils de Dieu est fait, du moins pour quelque temps, le Fils de l'homme. L'évangile de Jean, d'autre part, ne sait rien d'une parousie réelle et matérielle de Jésus : la *séparation* qu'il mentionne en diffère essentiellement.

CONCLUSION.

Voici les résultats auxquels nous sommes arrivé :

Si Jésus a emprunté l'expression à l'Ancien Testament, il lui a fait subir une transformation si radicale qu'il doit être considéré comme l'ayant réellement inventée : il n'a pris que le mot auquel il a donné une signification toute nouvelle.

Il se désigne par là comme le Messie, non pas parce qu'il savait que le peuple ne le comprenait pas, mais parce qu'il essayait de se faire comprendre tout en ne répondant pas aux espérances juives; mais il ne dévoile pas sa dignité messianique tout d'un coup, il s'efforce d'amener peu à peu ses disciples à le regarder comme tel : c'est de sa part une révélation progressive de sa conscience messianique ; ce titre n'était pas à l'origine, dans sa bouche, synonyme de Messie : il l'est devenu, après ne l'avoir été d'abord que dans sa pensée.

Le titre « le Fils de l'homme » n'est pas une antithèse à celui de « Fils de Dieu : » elle n'est qu'apparente ; le Fils de l'homme est devenu le Fils de Dieu du moment où il s'est entièrement révélé comme le Messie : dès lors ces trois termes sont synonymes ; mais l'expression « le Fils de l'homme » n'en reste pas moins la désignation favorite de Jésus.

Dans le cours de ce travail, nous avons été amené forcément à regarder sinon comme inauthentiques, du moins comme n'exprimant pas la pensée de Jésus et conséquemment comme n'ayant pas été prononcées par lui telles que

nous les avons sous les yeux, quelques paroles que nos évangiles lui attribuent. Cette manière d'en user avec les textes pourra paraître bien hardie à certaines personnes, surtout en raison de notre âge : nous tenons à leur dire ici même, pour les tranquilliser, que ces recherches n'ont porté aucun préjudice à notre foi ; qu'on veuille bien y regarder de près : à ces endroits, nous avons cherché, d'une part, à prouver que ce même Jésus, dont les paroles resplendissent partout ailleurs d'une lumière si vive, si pure, si vraiment divine, ne peut pas avoir voulu bercer ses disciples d'espérances matérielles ; d'autre part, qu'il ne les a pas trompés, qu'il ne s'est pas trompé lui-même, mais que ce sont eux qui se sont laissé égarer par leur imagination surexcitée.

Nous avons fait notre possible pour donner une réponse complète à la double question du Maître : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ?... Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Arrivé au terme de cette étude, nous ne pouvons que nous écrier avec une foi plus vive, parce qu'elle est plus éclairée : « Seigneur, tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Vu, le président de la soutenance :

Strasbourg, 22 novembre 1866.

RICHARD.

Permis d'imprimer :

Strasbourg, 12 décembre 1866.

Le Recteur, A. CHÉRUEL.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Avant-propos. 1-4

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire de la question; son état actuel. 3-26

SECONDE PARTIE.

Notre méthode. 27-28

Chapitre I.— Le Fils de l'homme dans l'A. T. 28-30

Chapitre II .— Le Fils de l'homme dans le livre d'Hénoch. 30-32

Chapitre III. — Le Fils de l'homme dans le N. T. 33

Section I. — Le Fils de l'homme dans les évangiles synoptiques. .

Analyse. — § 1. Avant la scène du chemin de Césarée. 34-37

§ 2. Déclaration de la messianité 37-39

§ 3. Après cette déclaration. 39-40

§ 4. Réponse à Caïphe; différents passages disséminés dans les évangiles qui parlent d'un retour du Christ dans sa gloire : ne serait-il pas question dans quelques-uns d'une entrée dans sa gloire? — Discours eschatologiques. 40-53

Pages.
Synthèse 54–55
Appendice 55–56
Section II. — Le Fils de l'homme dans l'évangile selon saint Jean. 57–60
Conclusion. 61–62

Niort. — Typographie de ROBIN et L. FAVRE.